

l'uniscope

ACTUALITÉS

Le dalaï-lama à l'UNIL :
regards croisés sur
le vieillissement (p. 4)

VIE ACADÉMIQUE

Un colloque de rêve (p. 14)

Enthousiaste, le nouveau chef!

Pierre Pfefferlé prendra le 1^{er} novembre la tête du Service des sports de l'UNIL et de l'EPFL avec l'ambition d'optimiser «le plus beau centre sportif du monde» (p.6-7).



Image du mois

GRAND MOMENT dans le hall de l'Internef, mardi 26 février, avec la Missa Cellensis de Joseph Hayden (extraits) interprétée par le Chœur universitaire de Lausanne. Ce concert sera donné les 2 et 3 mai à l'église Saint-François à Lausanne.

Petite astuce

VOUS VOULEZ SAVOIR si un de vos ancêtres a étudié à l'UNIL ou ce que le recteur a prononcé comme discours à votre arrivée sur le campus? Accédez à un grand nombre d'archives de l'UNIL en ligne grâce à Archivore, l'outil créé par le Service des archives. Facilement accessible grâce à sa plateforme web gratuite et ouverte au public, vous y retrouverez d'anciennes listes d'étudiants, des programmes de cours, des PV de facultés ou d'autres décisions du Grand Conseil liées à l'UNIL.
 > Archivore.unil.ch



Edito

de Francine Zambano
 rédactrice en cheffe

Grand jour à l'UNIL, le 15 avril prochain, avec la venue du dalaï-lama, qui s'engagera dans un dialogue avec les chercheurs de l'UNIL. Un événement réservé à des invités et à des étudiants tirés au sort, et diffusé en direct sur internet. *L'uniscope* ouvre la discussion sur

le thème qui sera abordé, celui du vieillissement, avec Ringu Tulku Rinpoche, proche du dalaï-lama et professeur d'université en études bouddhistes, et Philippe Moreillon, vice-recteur de l'UNIL, responsable du comité scientifique constitué pour cette journée d'échanges. Une interview croisée passionnante à lire en page 4.

Place au sport ensuite et à une rencontre avec Pierre Pfefferlé, qui succèdera cet automne à Georges-André Carrel à la tête des sports de l'UNIL et de l'EPFL. Un domaine en plein essor, que ce soit à Dorigny ou dans le canton de Vaud. Et un défi, donc, pour un

homme qui entend optimiser un complexe qu'il qualifie lui-même de «plus beau centre sportif du monde». A lire en page 6.

Cinéma en page 9. Avec un sujet sur un colloque original organisé par la section d'histoire et d'esthétique du cinéma et le Centre de traduction littéraire. Comment font les professionnels pour doubler un film? Comment réussir un sous-titrage sans perdre la finesse de l'original? Les réponses du professeur d'Alain Boillat. Autre lieu, autre temps. Vie de famille et vie professionnelle font-elles bon ménage? Sabina Gani, jeune mère, vient de soutenir une thèse sur la question.

Entendu sur le campus

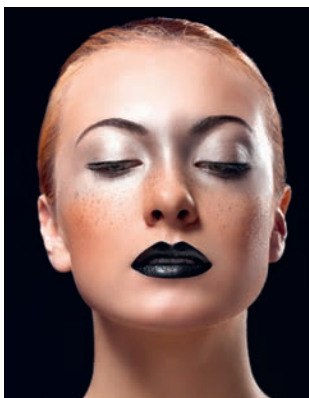
« Je suis content, j'ai pas trop mal réussi mon examen...
 - Pourquoi, t'as eu combien?
 - Oh 6... »

Dialogue sur le campus.

Lu dans la presse

« **NOUS AVONS DÉJÀ AUGMENTÉ** l'an dernier notre capacité de formation, qui est passée de 110 à 160 futurs médecins. Et nous voulons l'augmenter encore jusqu'à 220 diplômés, dont les premiers devraient terminer leurs études en 2017. » Pierre-André Michaud, vice-doyen de la Faculté de biologie et médecine, en charge de l'enseignement, dans le journal *24 Heures* du 18 mars.

© photoCD - Fotolia.com



Campus plus

Réfléchir à l'impact de nos gestes quotidiens sur le Léman. C'est ce que propose l'une des conférences de la Faculté des géosciences et de l'environnement dans le cadre de ses 10 ans. Les chercheurs invitent le grand public à s'interroger sur les effets potentiellement toxiques de **l'usage de cosmétiques courants**, tels que gel douche, crème à raser ou mascara, sur notre environnement et notre santé. « Nos cosmétiques sont-ils toxiques pour notre planète? » Conférence-table ronde avec Laurence Wittner, journaliste spécialisée, Nathalie Chèvre, Tali Nyffeler, jeudi 18 avril à 18h, Géopolis, 1612.

Le programme complet des 10 ans de la FGSE : <http://www.unil.ch/dixansfgse/>



Image du mois

GRAND MOMENT dans le hall de l'Internef, mardi 26 février, avec la Missa Cellensis de Joseph Hayden (extraits) interprétée par le Chœur universitaire de Lausanne. Ce concert sera donné les 2 et 3 mai à l'église Saint-François à Lausanne.

Petite astuce

VOUS VOULEZ SAVOIR si un de vos ancêtres a étudié à l'UNIL ou ce que le recteur a prononcé comme discours à votre arrivée sur le campus? Accédez à un grand nombre d'archives de l'UNIL en ligne grâce à Archivore, l'outil créé par le Service des archives. Facilement accessible grâce à sa plateforme web gratuite et ouverte au public, vous y retrouverez d'anciennes listes d'étudiants, des programmes de cours, des PV de facultés ou d'autres décisions du Grand Conseil liées à l'UNIL.
 > Archivore.unil.ch



Edito

de Francine Zambano
 rédactrice en cheffe

Grand jour à l'UNIL, le 15 avril prochain, avec la venue du dalaï-lama, qui s'engagera dans un dialogue avec les chercheurs de l'UNIL. Un événement réservé à des invités et à des étudiants tirés au sort, et diffusé en direct sur internet. *L'uniscope* ouvre la discussion sur

le thème qui sera abordé, celui du vieillissement, avec Ringu Tulku Rinpoche, proche du dalaï-lama et professeur d'université en études bouddhistes, et Philippe Moreillon, vice-recteur de l'UNIL, responsable du comité scientifique constitué pour cette journée d'échanges. Une interview croisée passionnante à lire en page 4.

Place au sport ensuite et à une rencontre avec Pierre Pfefferlé, qui succèdera cet automne à Georges-André Carrel à la tête des sports de l'UNIL et de l'EPFL. Un domaine en plein essor, que ce soit à Dorigny ou dans le canton de Vaud. Et un défi, donc, pour un

homme qui entend optimiser un complexe qu'il qualifie lui-même de «plus beau centre sportif du monde». A lire en page 6.

Cinéma en page 9. Avec un sujet sur un colloque original organisé par la section d'histoire et d'esthétique du cinéma et le Centre de traduction littéraire. Comment font les professionnels pour doubler un film? Comment réussir un sous-titrage sans perdre la finesse de l'original? Les réponses du professeur d'Alain Boillat. Autre lieu, autre temps. Vie de famille et vie professionnelle font-elles bon ménage? Sabina Gani, jeune mère, vient de soutenir une thèse sur la question.

Entendu sur le campus

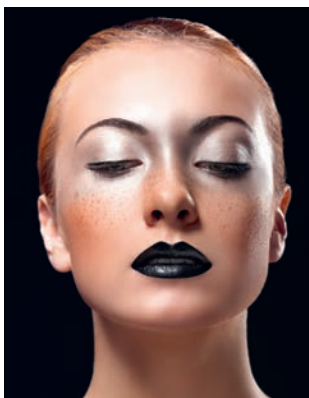
« Je suis content, j'ai pas trop mal réussi mon examen...
 - Pourquoi, t'as eu combien?
 - Oh 6... »

Dialogue sur le campus.

Lu dans la presse

« **NOUS AVONS DÉJÀ AUGMENTÉ** l'an dernier notre capacité de formation, qui est passée de 110 à 160 futurs médecins. Et nous voulons l'augmenter encore jusqu'à 220 diplômés, dont les premiers devraient terminer leurs études en 2017. » Pierre-André Michaud, vice-doyen de la Faculté de biologie et médecine, en charge de l'enseignement, dans le journal *24 Heures* du 18 mars.

© photoCD - Fotolia.com



Campus plus

Réfléchir à l'impact de nos gestes quotidiens sur le Léman. C'est ce que propose l'une des conférences de la Faculté des géosciences et de l'environnement dans le cadre de ses 10 ans. Les chercheurs invitent le grand public à s'interroger sur les effets potentiellement toxiques de **l'usage de cosmétiques courants**, tels que gel douche, crème à raser ou mascara, sur notre environnement et notre santé. « Nos cosmétiques sont-ils toxiques pour notre planète? » Conférence-table ronde avec Laurence Wittner, journaliste spécialisée, Nathalie Chèvre, Tali Nyffeler, jeudi 18 avril à 18h, Géopolis, 1612.

Le programme complet des 10 ans de la FGSE : <http://www.unil.ch/dixansfgse/>

Le chiffre

600-700

LE NOMBRE DE JEUNES RÉUNIS à la Journée des masters de l'UNIL qui a eu lieu le 5 mars dernier.

Les uns les autres

LA PROFESSEURE KIM DO CUÉNOD a été nommée cheffe du Centre de neurosciences psychiatriques (CNP) du Département de psychiatrie au 1er février 2013. Elle succède ainsi au professeur Pierre Magistretti, qui a décidé de poursuivre son congé et ses activités à la King Abdullah University of Science and Technology. Kim Do Cuénod, professeure associée de l'UNIL et docteure en sciences naturelles, travaille depuis plusieurs années au sein du Département de psychiatrie du CHUV. Elle est notamment à

l'origine de l'Unité de recherche sur la schizophrénie créée en 1999. Elle est l'auteure de plusieurs dizaines d'articles. La dernière publication de son groupe de recherche a été mise à l'honneur dans la revue *Biological Psychiatry*, l'un des plus importants journaux scientifiques dans le domaine de la psychiatrie.



F. Imhof/UNIL

Compte-rendu en page 10.

Ce mois-ci, c'est au tour de Sarah Lombardi de s'exprimer dans la rubrique *Vu d'ailleurs*. La jeune femme, qui a accompli ses études en histoire de l'art à l'UNIL, a pris le 1^{er} mars la direction du Musée de l'art brut. Interview en page 12.

Enfin, en page 14, un article consacré à un colloque intitulé «Regards croisés sur les rêves, une exploration interdisciplinaire du monde onirique». Tout un programme, commenté notamment par Pascal Roman, professeur à l'Institut de psychologie, un des organisateurs du colloque.

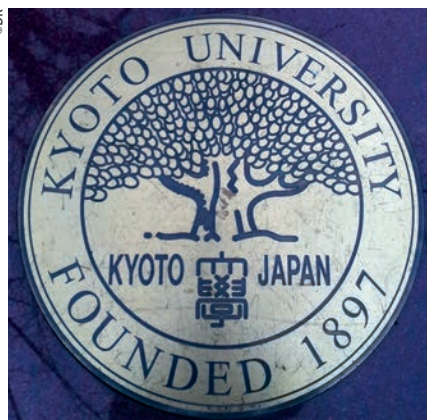
un expert renommé en matière de droit international public. L'étudiant lausannois s'est attaché à comparer l'intégration du droit international public dans le droit interne suisse et japonais, arrivant à la conclusion que les deux pays se ressemblent par bien des aspects. Ils ont tous deux

Terra academica

ETUDIANT DE MASTER EN DROIT INTERNATIONAL ET COMPARÉ À LA FACULTÉ DE DROIT DE L'UNIL, TRISTAN GIANORA, 26 ans, effectue un semestre d'échange au Japon, à l'Université de Kyoto. Il y a rédigé un mémoire

sous la supervision du professeur Shotaro Hamamoto,

un système dit de civil law, où le principe législatif domine. Tout y est basé sur des codes que les tribunaux peuvent ensuite interpréter. Au contraire des Etats-Unis ou de l'Angleterre, qui sont bâtis sur le système de common law, soit un droit basé essentiellement sur la jurisprudence. L'Allemagne, la France et les Etats-Unis ont aussi passablement influencé le droit de chacun des deux pays. Si un contraste culturel subsiste au niveau juridique et gouvernemental, il est intéressant de constater que des similitudes se retrouvent entre deux Etats pourtant si éloignés géographiquement.



©DR

BRÈVES

RESEAU ALUMNIL

TRAVAILLER EN ÉQUIPE : ÉPANOUISSEMENT OU FRUSTRATION ?

Le travail en équipe peut être bénéfique et augmenter les performances de l'entreprise. Mais il peut aussi s'avérer frustrant et être une source d'inefficacité. Ce nouvel atelier « soft skills » du réseau Alumnil permettra aux participants de mieux comprendre les facteurs permettant à une équipe d'atteindre son plein potentiel (ou l'en empêchant).

L'atelier sera animé par Nicolas Roulin, spécialiste en gestion des ressources humaines et maître-assistant au **Département de comportement organisationnel** de la Faculté des HEC.
www.unil.ch/alumnil

INTÉGRATION ET DIVERSITÉ



©DR

Spécialiste des relations professionnelles et de l'intégration des diversités à la San Diego State University, la psychologue du travail **Lynn M. Shore** donnera une conférence à l'UNIL.

Ce sera l'occasion notamment de mieux comprendre le lien entre intégration et diversité. Comment une politique de l'intégration au sein d'une université, par exemple, peut-elle s'appuyer sur la diversité pour créer de la richesse, préparer ses étudiants à cette vision pour le futur, voire sensibiliser la société à cette problématique? Lynn M. Shore fera le point sur la recherche et les pratiques dans ce domaine. Sa conférence, donnée en anglais, est ouverte à toutes et tous et sera suivie d'une discussion.

Mardi 28 mai 2013, Génopode, auditoire B, dès 12h

FAIRE VIBRER LE CAMPUS

Un festival de musique gratuit en plein air et organisé par les étudiants pour la communauté UNIL? **C'est Uniliv!** L'événement, largement soutenu par les associations d'étudiants, viendra enrichir la vie culturelle du campus le temps d'une soirée, le **jeudi 25 avril dès 17h devant le bâtiment Internef**. Un programme des plus pro où il y en aura pour tous les styles : du rock des Bâlois de Sheila She Loves You à l'électro des Nyonnois de The Phat Crew, en passant par le reggae de Mark Kelly et la pop d'Alejandro Reyes. Un beau casting auquel se mêleront encore les deux vainqueurs du tremplin Unilive New Talent. Il y aura de quoi groover à l'UNIL en avril.

« Nous vieillissons depuis le jour de notre naissance »

A l'occasion de la venue du dalaï-lama à l'UNIL le 15 avril pour une rencontre intitulée «Vivre et mourir en paix», un haut représentant des écoles bouddhistes, proche du dalaï-lama, et un scientifique de l'UNIL croisent leur regard sur le vieillissement et la mort.



Rinpoche Tulku Rinpoche. © cesaresaguato

Sophie Badoux

A lors que la proportion de personnes âgées dans les pays occidentaux ne cesse de croître et que notre société médicalisée permet d'augmenter encore l'espérance de vie, la vieillesse est au cœur de tous les débats, sans vraiment qu'on s'y attarde. Lors de la préparation de sa venue en Suisse, le dalaï-lama avait exprimé le vœu de rencontrer des universitaires et des étudiants. Un dialogue qu'il a l'habitude d'engager lors de ses visites à travers le monde grâce notamment à son association Mind and Life, un institut cherchant à développer une meilleure compréhension de l'esprit tant au niveau spirituel que scientifique. Les chercheurs de l'UNIL ont vu dans sa venue l'opportunité de se rassembler autour de la thématique du vieillissement et de la mort et d'y travailler de manière interdisciplinaire. Plusieurs domaines apporteront ainsi leur approche et la confronteront à celle du dalaï-lama dans un esprit d'ouver-

ture à l'autre. De la biologie, la médecine, la neurologie à la gérontologie, en passant par l'anthropologie, la sociologie et la psychologie, les échanges scientifiques devraient perdurer et se cristalliser par l'institution d'un centre de compétences sur le vieillissement dont la forme définitive reste encore à inventer.

Professeur d'université en études bouddhistes pendant vingt ans en Inde et proche du dalaï-lama, Ringu Tulku Rinpoche a rencontré les scientifiques de l'UNIL pour préparer la journée de discussion avec le dalaï-lama. Il sera présent le 15 avril et a répondu à nos questions par Skype depuis l'Inde. De son côté, Philippe Moreillon, vice-recteur de l'UNIL, médecin et responsable du comité scientifique constitué pour cette journée d'échange, s'est également prêté à l'exercice.

La science et la spiritualité sont-elles faites pour se rencontrer ? Comment peuvent-elles converger ?

Ringu Tulku Rinpoche (RTR) : Le dalaï-lama propose une définition tripartite du bouddhisme : science, philosophie et religion. Dans la science bouddhiste, nous essayons de comprendre comment le monde fonctionne au travers d'une méthode d'investigation faite d'expériences personnelles et de raisonnements. Nous rejoignons les scientifiques par une approche et un but commun : rechercher la vérité. J'ai participé à beaucoup de discussions philosophiques et scientifiques en lien avec le bouddhisme à travers le monde et je pense que c'est très important de pouvoir partager. On a tous à apprendre les uns des autres. Elargir notre vision des choses en confrontant nos avis permet une plus grande compréhension.

Philippe Moreillon (PM) : L'esprit est au centre de notre conscience de vie, de nos émotions, de nos comportements, de notre

potentiel créatif. Tout cela se passe dans le cerveau, mais scientifiquement nous n'arrivons pas encore à comprendre comment une activité électro-physiologique peut produire de la pensée abstraite. La science et la spiritualité peuvent se rassembler pour tenter d'avancer ensemble sur la compréhension de ce fonctionnement.

Quel âge avez-vous ?

RTR : J'ai 60 ans.

PM : 61 ans.

Quel âge avez-vous l'impression d'avoir dans votre tête ?

RTR : (il réfléchit) 60 ans ? Mais je ne me sens pas différent dans mon esprit que lorsque j'avais 16 ou 17 ans. Même si j'ai gagné en expérience. Jeune, je pensais que je pouvais débattre et convaincre n'importe qui. C'est une chose qui a changé avec l'âge, je n'ai plus cette illusion !

PM : (rires) Difficile à dire. Je ne ressens pas d'âge particulier dans ma tête. Mais mon vécu fait que j'aborde les choses d'une manière différente aujourd'hui. Je me sens toujours très enthousiaste.

Pensez-vous qu'il y ait une adéquation de l'âge du corps et de l'esprit ?

RTR : Je pense que l'esprit n'a pas vraiment d'âge.

PM : La société préfère qu'on peut avoir éternellement 20 ans dans sa tête. Les scientifiques n'ont pas les moyens de répondre à cette

question, mais on constate que l'esprit vieillit surtout lorsqu'il est malade. Une altération de santé physique peut aussi affecter l'esprit en favorisant, par exemple, la dépression.

A partir de quand peut-on dire que l'on est vieux ?

RTR : Nous changeons constamment. Nous vieillissons depuis le jour de notre naissance. La question est plutôt de savoir comment on

«D'un point de vue bouddhiste, la mort n'est pas une fin et ce n'est donc pas une défaite. C'est seulement une transition.»

vieillit et si l'on est confronté à la maladie.

PM: Nous définissons la limite nous-mêmes. En Occident, la vieillesse est toutefois directement liée au monde du travail. La retraite à 65 ans fixe un premier palier. Ce moment où le monde professionnel s'arrête et où l'on perd notre « utilité » à la société peut être une cassure importante pour certains. Si ce passage est mal vécu, il peut rapidement conduire à la vulnérabilité.

Comment la science ou la spiritualité nous aident-elles à bien vieillir ?

RTR: Vieillir en soi n'est pas un problème, c'est un changement inévitable. Il s'agit simplement de l'accepter positivement. Avoir un esprit stable aide le corps à rester au mieux de sa forme et permet aussi de faire face aux circonstances de la vie de manière sereine. Tout est une question d'attitude. Il faut apprendre à vivre avec le positif et le négatif. Si on se focalise sur ce qui ne va pas, cela n'en prendra que plus de place. Mais si on le relativise, ça passera beaucoup plus vite. C'est pareil pour les sentiments agréables, cela ne sert à rien de s'y accrocher, ils finiront aussi par se dissiper et nous ne devons pas nous en attrister.

PM: La science développe des outils techniques – que ce soit des médicaments ou des interventions médicales et psychologiques – qui permettent de vivre toujours plus longtemps. C'est une bonne nouvelle tant que l'on peut se maintenir en forme. La question du bien-être et de la qualité de vie est essentielle. Des notions qui mériteraient peut-être d'être redéfinies et dont la techno-science ne se soucie pas. Mais à un moment, *de facto*, le corps se dégrade et on devient frêle et dépendant. Ce qui ne colle plus avec les standards de productivité de la société. Aujourd'hui, tout le monde travaille, a des obligations ou une famille. On n'a pas le temps de s'occuper de nos «vieux». La seule solution qu'on a trouvée est de les parquer dans des EMS.

Comment vivre positivement sa vieillesse en EMS ou avec la maladie ?

RTR: Ce n'est pas la situation qui fait le bonheur ou le malheur, c'est l'attitude qu'on a à son égard. Par ailleurs, corps et esprit sont interconnectés intimement. Si le corps est malade, un esprit fort peut permettre d'affronter des situations difficiles. Quant à l'esprit, si on l'exerce à la compassion et la paix tout au long de sa vie, on peut parfois garder certains réflexes mentaux même lorsque l'esprit est perturbé.

PM: Sur ce point, le corps est peut-être moins important que l'esprit. La médecine peut apporter des solutions « techniques » à la souffrance du corps. Mais concernant les maladies de l'esprit, ou les pertes de mémoire liées par exemple à Alzheimer, on reste encore très démuni. La sécularisation de notre société a aussi provoqué une perte de repères. Les gens se retrouvent seuls face aux passages importants dans une vie – une naissance, un décès, la maladie ou la vie en EMS. Ils développent alors souvent leurs propres rituels de survie. Peut-être que des organisations plus sociales, rassemblant les individus en communauté, pourraient être bénéfiques.

Comment définissez-vous la mort ?

RTR: Il y a la mort visible du corps, c'est l'arrêt de la respiration. Puis la dissolution de l'esprit, qui ne coïncide pas forcément, et c'est là qu'on considère qu'on est vraiment mort. Cela se passe différemment pour chaque individu. Les moines

qui méditent très profondément peuvent mettre plus longtemps à mourir. Parfois, s'ils meurent en position assise (ce qui est tout de même rare), on ne touche pas le corps tant qu'il ne s'est pas effondré car cela signifie que l'esprit n'est pas encore parti.

PM: La médecine moderne définit la mort comme l'arrêt de l'activité cérébrale. Il n'y a pas de lien avec le cœur par exemple. Le cerveau est vraiment au centre de la vie. Ce qui est plus perturbant dans notre société, c'est que le corps médical a la légitimité de décider du moment de la mort. Aux soins intensifs, c'est lui qui décide de débrancher les machines qui maintiennent le patient en vie. La décision suit une procédure éthique stricte mais n'est pas anodine. Surtout que l'étape suivante pose des questions supplémentaires : est-ce qu'on arrête le soutien artificiel à un moment précis en sachant que l'on va pouvoir transmettre un organe à une personne en attente de greffe ? Le pouvoir de la médecine est immense.

La mort est-elle une défaite ?

RTR: D'un point de vue bouddhiste, la mort n'est pas une fin et ce n'est donc pas une défaite. C'est seulement une transition, qui peut être difficile, mais comme nous croyons qu'il y a quelque chose après, elle n'est pas négative en soi. Si on croit que c'est vraiment la fin, alors ce devrait être encore plus facile de s'y préparer. Il n'y a du coup pas de raison de s'inquiéter. Mais plus on est préparé, mieux c'est. On doit tous être prêts à mourir

«La médecine peut apporter des solutions "techniques" à la souffrance du corps.»



Philippe Moreillon. F. Imhofe/UNIL

à n'importe quel âge, il n'y a pas de raison d'avoir peur.

PM: Oui, pour le corps médical, c'est le plus souvent une défaite. Il faut apprendre à vivre avec la possibilité de mourir. Mais si on entre dans une profession médicale, notre but n'est pas de regarder mourir les gens mais de les faire vivre, de les soigner ou de soulager leurs souffrances. Avec l'âge, on modifie toutefois son point de vue. Aujourd'hui, je peux plus facilement accepter la mort d'un patient alors qu'un jeune médecin ou infirmier aura le réflexe de vouloir le faire vivre à tout prix. Les enfants et les jeunes adultes ne s'inquiètent pas de la mort, ils se sentent encore immortels. Ce qui provoque chez eux une propension aux prises de risques, une caractéristique qui pourrait avoir un avantage évolutif pour la survie du groupe.

La journée d'échange entre le dalai-lama et les chercheurs de l'UNIL du 15 avril est réservée aux invités. Possibilité de suivre en direct les discussions en vidéo :



www.unil.ch/dalai-lama



Pierre Pfefferlé prendra le 1^{er} novembre la tête du Service des Sports de l'UNIL et de l'EPFL.
F. Imhof©UNIL

Pierre Pfefferlé succède à Georges-André Carrel à la tête du Service des sports de l'UNIL et de l'EPFL. Avec quelles ambitions? Interview.

«J'hérite d'un outil extraordinaire»

Francine Zambano

Tout arrive. Georges-André Carrel prendra sa retraite cet automne. Et c'est Pierre Pfefferlé qui lui succédera à la tête du Service des sports UNIL-EPFL. «Le Centre sportif propose huitante-cinq disciplines, nous répondons à toutes sortes de demandes, le sport universitaire a un succès incroyable», dit-il enthousiaste. Rencontre dans son bureau de la Maison des sports.

Comment se prépare-t-on à succéder à un personnage aussi «célèbre» que Georges-André Carrel?

Pierre Pfefferlé: On ne remplace par Georges-André Carrel ! Je vais me conten-

ter de lui succéder. Cela fait vingt-deux ans que je travaille avec lui, donc on se connaît bien. Je n'ambitionne pas de lui ressembler. Je vais mettre ma couleur, mon image dans ce poste, même si Georges-André m'a beaucoup influencé. J'entre en fonction le 1er novembre. J'ai donc encore du temps pour m'habituer à ce qui m'attend. Mais je travaille déjà sur des choses qui concernent ma future fonction, telle la réorganisation de la direction des sports. Nous allons également nommer deux nouveaux maîtres de sport.

Pourriez-vous définir le style Pfefferlé?

Je prône une forme de management démocratique. J'ai tendance à bien écouter les autres. En même temps je suis assez intransigeant

une fois les décisions prises. J'ai une culture latine et je suis une personne assez créative. Mais avant tout, avec ce poste, je me mets au service de l'UNIL et de l'EPFL. Le sport universitaire est un milieu passionnant. J'hérite d'un outil extraordinaire.

Avec quelles ambitions prenez-vous la tête des sports ?

Avec Georges-André et le reste de l'équipe des sports, nous avons, en vingt ans, mis sur pied un système de sports universitaires extrêmement performant. Maintenant, l'ambition est de l'optimiser. Je n'imagine pas de révolution. Nous avons fait une autoévaluation du service, nous avons mis en relief des côtés positifs et négatifs. Nous allons travailler là-dessus.

Quelles sont donc les forces des sports universitaires UNIL-EPFL ?

L'environnement. Nous avons probablement le plus beau centre sportif du monde. Notamment en termes d'emplacement. Et avec des salles parfaitement adaptées et fonctionnelles, même si certaines ont plus de trente ans. Avec l'arrivée du Centre sport et santé (le CSS, inauguré en septembre 2012, ndlr), nous avons obtenu une vraie bulle d'air. L'accueil de la communauté est très bon. La qualité de l'enseignement y contribue aussi grandement. On possède un outil de travail formidable. A nous de le développer.

Concrètement, comment souhaitez-vous développer davantage le sport universitaire ?

Difficile de construire de nouveaux bâtiments, mais pas impossible. J'ai un rêve. Edifier un complexe sportif regroupant une piscine, un wellness, afin de compléter notre structure dans le domaine du sport santé et de performance, et un ensemble permettant de loger des sportifs individuels ou des équipes. Nous pourrions ainsi exploiter au mieux le centre dans les périodes creuses, ce qui n'est pas le cas aujourd'hui puisqu'on ne sait pas où loger les gens.

A court terme, envisagez-vous la création de nouvelles infrastructures ?

Oui. Dans un avenir très proche, il faudra repenser toute la zone extérieure. Nous avons un manque de place dans les salles. Nous allons travailler avec des architectes paysagistes. Je tiens aussi beaucoup à créer des satellites du Centre sportif. L'UNIL se développe vers le nord, l'EPFL vers l'ouest, ce qui éloigne les collaborateurs du Centre sportif. Le sport, l'activité physique doivent se rapprocher des lieux de travail de la communauté dans une société où le temps à disposition est souvent limité. Il faudrait trouver des fonds pour construire de petites salles de sport de 100 m² disséminées sur le site. Et ensuite, à nous de fournir les enseignants pour les animer. On n'imagine pas ériger des salles pour les grands jeux (basket, volley) mais plutôt pour le sport santé.

En dehors des infrastructures, souhaitez-vous également faire évoluer la philosophie du sport universitaire ?

La philosophie du sport universitaire est liée aux valeurs qui sont les nôtres, soit la passion, le rayonnement, le respect et l'ex-

«Dans un avenir très proche, il faudra repenser toute la zone extérieure.»

cellence. Il faut que l'on soit à l'écoute de notre communauté, qui n'a pas les mêmes besoins aujourd'hui

qu'il y a vingt ans. Nous avons tous en tête le boum de l'aérobic dans les années 90. Aujourd'hui, les gymnastiques douces ont un impact incroyable. Cette année la zumba fait un tabac ! Nous devons nous adapter et répondre à ces nouvelles attentes.

Zumba, gym douce : sports ou activités de loisirs ?

Il est vrai, le mot «sport» a une connotation un peu péjorative avec toutes les affaires qui tournent autour. Sport, activité physique, de loisir, peu importe la terminologie finalement. Notre mission est de fournir aux membres de la communauté des activités pour les mettre en mouvement, qu'ils reviennent et qu'ils continuent de bouger. Nous avons un public assez exigeant, nous avons la volonté d'y répondre. Maintenir la qualité, tel est notre objectif.

Les équipes universitaires (LUC) ne devraient-elles pas davantage être poussées comme porte-drapeaux, un peu sur le modèle américain ?

Je suis pour pousser le sport de compétition. D'ailleurs, un de mes objectifs est de mettre de l'énergie et des ressources pour fortifier l'encadrement du LUC Volleyball, dont les résultats laissent un peu à désirer ces deux dernières années. Le sport universitaire suisse est effectivement bien différent du système américain, où le sport de compétition a une énorme importance. Toutefois, 5% de la population suisse pratique un sport de compétition, ce n'est pas à négliger. Les LUC ont un grand rôle à jouer dans la promotion du sport de compétition.

Que peut faire l'UNIL pour aider les sportifs d'élite à mener de front études et carrière sportive ?

En Suisse, il n'existe pas une réelle volonté politique de développer le sport d'élite. On intègre une logique sportive dans une logique scolaire, ce qui est impossible. Il faudrait par exemple que les skieurs puissent étudier l'été, ce qui se fait en Autriche, notamment. A l'UNIL nous sommes actuellement dans une bonne dynamique. Sous l'impulsion de la vice-rectrice Danielle Chaperon et du professeur Fabien Ohl, du SSU et de l'ISSUL, un groupe de travail s'est formé pour réfléchir à l'accueil des sportifs d'élite dans notre université. Je crois qu'ici il est possible d'aboutir à un résultat permettant de favoriser sport d'élite et études.

Allez-vous davantage collaborer avec l'ISSUL ?

Oui. C'est fondamental ! Nous avons par exemple le projet de créer un concept commun de formation continue pour nos enseignants. Notre rôle de praticiens du sport doit permettre l'application sur le terrain d'enseignements provenant d'études scientifiques. Nous pouvons bien sûr collaborer à des études sur l'activité physique et le sport. Nous sommes des praticiens dans un milieu académique, et nous avons en ce sens un rôle à jouer.

Le Canton de Vaud inaugurera en 2015 un Cluster du sport international, un bâtiment qui sera construit sur le site... Le sport est en plein essor dans le canton.

Oui, et l'ensemble va créer une force du sport dans les hautes écoles lausannoises qu'on ne retrouve nulle part ailleurs. Il faut mettre beaucoup d'énergie pour que Lausanne soit à court terme reconnu comme la capitale du sport, qu'il soit universitaire, de recherche ou de formation. Notre recteur Dominique Arlettaz a fait énormément pour cela et il attend beaucoup de nous.

 www.unil.ch/sport

NATATION, VOLLEY, SKI

Pierre Pfefferlé a ce qu'on appelle une gueule. Crâne rasé, bronzé, visiblement bien dans ses baskets. «J'ai 56 ans, on me dit que je ne les fais pas!» lance-t-il l'œil rieur. Possesseur d'un Master en sciences du sport et d'un brevet de professeur de sport de neige, il est un spécialiste reconnu dans le domaine du ski. Expert Swiss Snowsports (SSSA) depuis 1983, il a été formateur pendant plus de quinze ans pour cette association. Maître de sports à l'UNIL depuis 1990, il est depuis 1997 responsable de la formation des étudiants de l'Institut des sciences du sport dans le domaine des sports de neige. Cet athlète confirmé a effectué trois ans de compétition de ski. En natation, il a rejoint les cadres nationaux, avant de tomber amoureux du volleyball, évoluant en ligue B. Actuellement, le nouveau chef des sports UNIL-EPFL travaille sur un livre qui traite de la technique et l'enseignement du ski. Sortie prévue ? Septembre 2013. Père de trois enfants, Pierre Pfefferlé entraîne sa fille de 13 ans, au... volleyball.



FÉCULE

DU 12 AU 27 AVRIL 2013

LE FESTIVAL DES CULTURES UNIL-EPFL



WWW.FECULE.CH

Unil

UNIL | Université de Lausanne

Théâtre

La Grange de Dorigny

Le professeur Alain Boillat.
F.Imhof@UNIL



Doublage ou sous-titrage, tout un cinéma!

Un colloque organisé par la section d'histoire et d'esthétique du cinéma et le Centre de traduction littéraire met en lumière les pratiques de la traduction audiovisuelle.

Sophie Badoux

Que serait *Lincoln*, le dernier film de Steven Spielberg, sans la performance de Daniel Day-Lewis pour laquelle il vient de recevoir le troisième Oscar de sa carrière? Bien peu de chose, rétorque Alain Boillat, professeur à la section de cinéma de l'UNIL. Malgré le talent du comédien de doublage français Michel Papineschi pour incarner au mieux le seizième président des Etats-Unis, le détachement entre le corps et la voix a raison de l'authenticité du jeu d'acteur. Tous les cinéphiles s'accordent à le dire: le doublage est une vraie torture. Le sous-titrage, la solution? Ne perd-on pas aussi une certaine finesse de la langue avec des phrases réduites à leur plus simple expression? Ces débats, souvent laissés de côté en théorie du cinéma, Alain Boillat souhaite les remettre au centre de l'écran grâce à un colloque international bilingue (français-allemand), organisé en collaboration avec le Centre de traduction littéraire de l'UNIL et la Faculté de traduction et d'interprétation de l'Université de Genève.

Partie intégrante du colloque, une table ronde à la Cinémathèque suisse sera l'occasion de donner la parole aux professionnels. Le registre de langue (vulgarité, parler jeune, langage d'une autre époque historique), le passage du vouvoiement au tutoiement inexistant en anglais ou la question des accents font partie des choix du traducteur, en sachant qu'ils peuvent modifier l'interprétation du film. Les sous-titres imposent de fortes contraintes. Il s'agit de découper le texte en respectant le rythme des dialogues originaux pour que le spectateur puisse avoir des repères par rap-

port à la langue d'origine. En Suisse, le sous-titrage est d'autant plus exigeant qu'il doit tenir sur une ligne puisque le français et l'allemand sont présents. Une pratique qui pourrait être amenée à changer selon Alain Boillat: «Le numérique facilite la présence de sous-titres à choix dans une seule langue. A l'avenir, les films projetés à Zurich ne pourraient être plus que sous-titrés en allemand.»

L'avenir incertain de la VO

Autre problématique liée au numérique: les versions originales sous-titrées ont tendance à disparaître des cinémas à la faveur des versions doublées, désormais plus faciles à produire et à transmettre qu'à l'époque de la pellicule. Une large diffusion qui permet aussi de rentabiliser le coûteux processus du doublage. Le téléchargement illégal de films ou de séries conduit pourtant les gens à regarder plus de versions originales sous-titrées dans le cadre privé. Mais certains spectateurs soutiennent qu'ils ne vont pas au cinéma pour devoir lire. Un des défauts du sous-titrage est de distraire le spectateur de l'image en l'obligeant à se concentrer en partie sur le texte. Une capacité de lecture particulière qui s'exerce pourtant.

Concernant le doublage, si le traducteur a plus de liberté dans la mesure où la langue originale disparaît complètement, d'autres problématiques apparaissent. «Le texte doit être pensé pour correspondre aux mouvements labiaux. Le premier travail est de noter toutes les ouvertures et les fermetures de bouche pour faire coller ensuite la traduction, c'est l'impératif du synchronisme», indique Alain Boillat. Plus ou moins bien réalisée, c'est cette étape

qui hérisse le poil des adeptes de la VO. Le doublage a aussi des conséquences culturelles. Certaines expressions plus synchrones que d'autres sont favorisées, insérant bon nombre d'anglicismes dans les scripts français.

A travers l'histoire du cinéma, beaucoup de films ont joué sur la question de la langue, du texte et de son interaction avec l'image. La période de transition du muet au parlant dans les années 1930, remise au goût du jour par le film de Michel Hazanavicius *The Artist*, reste à l'origine du questionnement sur la traduction. Emblématique de la problématique, le film de Woody Allen *What's up, Tiger Lily?*, qui détourne un film d'action japonais de série B en y plaquant un doublage en anglais fantaisiste et décalé, sera projeté à la Cinémathèque dans le cadre du colloque. «Avec ce long métrage, on constate aussi le côté créatif que peut avoir le travail de doublage. Le détournement de films célèbres en y apposant un autre texte est d'ailleurs devenu très à la mode sur YouTube. Une réappropriation potentiellement subversive de la pratique du doublage par le public», conclut Alain Boillat.

➤ **Une autre voix, un autre texte.**
Histoire et théorie des pratiques de traduction au cinéma. 25, 26 et 27 avril 2013, Unithèque, salle 4215

➤ **Soirée spéciale à la Cinémathèque suisse le 26 avril dès 18h30.** Table ronde «*Autour du doublage*», vernissage du numéro 23-24 de la revue *Décadrages*. Cinéma à travers champs entièrement consacrée à la thématique et qui célèbre ses dix ans de parution, projection de *What's up, Tiger Lily?* de Woody Allen.

➤ www.unil.ch/cin



Sabina Gani F. Imhof©UNIL

La vie de famille et le travail font chambre à part

La thèse soutenue par Sabina Gani porte sur les politiques de conciliation entre la vie familiale et la vie professionnelle. Cette question vient de faire l'objet d'une votation.

David Spring

Depuis le début de ses études à l'Université de Lausanne, en 2000, Sabina Gani a consacré son énergie intellectuelle aux politiques sociales. Parmi elles, la lutte contre la pauvreté et la conciliation entre la vie familiale et l'activité professionnelle. La Tessinoise ne s'est pas intéressée à cette dernière question uniquement de manière abstraite. Son fils aîné, Naïm, est né pendant son doctorat. Elle a accouché de Soan trois semaines après sa soutenance, qui a eu lieu le 22 décembre 2012. Une subvention Tremplin, octroyée par le Bureau de l'égalité des chances, lui a fourni une aide «précieuse» après son premier congé maternité.

Le sujet de la thèse de Sabina Gani lui est venu naturellement. La chercheuse avait déjà traité des politiques de conciliation, en France et en Italie, pour son mémoire de licence. «J'ai ajouté un élément original: l'implication de l'Union européenne, explique-t-elle. De plus, la place centrale des femmes au sein des défis qu'affrontent les Etats-providence m'intéresse particulièrement.» C'est-à-dire la natalité, l'engagement des mères sur le marché du travail et le vieillissement de la population. Dirigée par François-Xavier Merrien, la contribution de Sabina Gani est au cœur d'un réseau de tensions. Nationales, les politiques sociales sont liées à l'histoire locale et varient beaucoup, même entre pays culturellement

proches. Ainsi, «en ce qui concerne le taux d'occupation des femmes et la natalité, l'Italie est au bas de l'échelle. La France se tient à l'opposé.» Au niveau supranational, et en se basant sur des instruments non coercitifs, l'Union européenne élabore, à partir de la fin des années 1990, un Modèle social européen fondé sur un idéal abstrait de justice sociale.

Sabina Gani a épluché et analysé des montages de documents pour déterminer si le discours européen influençait les deux Etats étudiés. Au fil des pages de sa thèse, le lecteur comprend comment les modèles évoluent. Lors de la signature du Traité de Rome, en 1957, le modèle de famille inscrit dans les Etats-providence européens reposait sur le postulat du mari qui gagne l'argent du ménage. En 1997, dans le cadre de la Stratégie européenne pour l'emploi, «on s'intéresse de manière explicite à la conciliation». Vue de Bruxelles, une famille se composait désormais de deux adultes actifs. Sous l'influence, entre autres, du premier ministre britannique de l'époque, Tony Blair, l'idée que l'activité professionnelle permettrait de résoudre les problèmes sociaux gagna du terrain. Son pays comptait en effet un grand nombre de mères célibataires dépendantes des aides publiques. «Leur insertion sur le marché du travail devait permettre de sortir leurs enfants de la pauvreté», note Sabina Gani.

Dès 2000, un paradigme se met en place dans le cadre de la Stratégie de Lisbonne: l'investissement social. «Les Etats-providence d'après-guerre protégeaient les individus une fois qu'ils étaient confrontés au risque. La nouveauté consiste à investir dans le capital humain, et notamment dans les enfants, en donnant une formation qui leur permet de s'adapter à l'économie et de rester employables toute leur vie», explique la chercheuse.

La Suisse n'apparaît pas dans sa thèse. Mais Sabina Gani se félicite que son canton d'origine ait accepté l'Arrêté fédéral sur la famille, le 3 mars dernier. Elle s'avoue toutefois «surprise» par le rejet allemand. «Les politiques sociales sont normatives. Elles portent en elles une vision de la société, remarque-t-elle. Le signal est donc clair: le rôle principal des femmes reste relégué à la sphère familiale.» Un paradoxe, quand en Europe, dans un contexte de crise, le fait de disposer de deux salaires est un élément indispensable pour réduire les risques de pauvreté et de précarité des familles.

«Les politiques sociales portent en elles une vision de la société.»

Sabina Gani, Une européanisation des politiques de conciliation de la vie familiale et professionnelle? Les cas de l'Italie et de la France

Et l'informatique devint (ultra)mobile...

Extrait du journal du Ci *L'internaute est en passe de couper le cordon. Câble réseau, d'alimentation, de souris, de clavier, rien ne résiste à cette lame de fond.*

Patrice Fumasoli

Aujourd'hui plus de 8000 personnes utilisent tous les jours le réseau Wi-Fi de l'UNIL :

- 30% iOS (iPhone, iPad)
- 30% Mac (laptop)
- 20% PC Windows (laptop)
- 20% Android (smartphone, tablette).

Avant 2007 et l'iPhone, qui a lancé la mode des smartphones (et par extension des tablettes puisqu'une tablette n'est qu'un gros smartphone qui ne peut pas téléphoner), l'étudiant branché avait un laptop. Aujourd'hui plus de 90% des étudiants ont un laptop et un smartphone, ce qu'illustre la statistique ci-dessus, qui montre que nous sommes à parité. Si 4000 personnes ont pris la peine de configurer le Wi-Fi UNIL sur leur téléphone, c'est pour surfer plus vite, libérées du quota étriqué et de la vitesse d'escargot imposés par leur opérateur. Ce sont les usages qui déterminent le choix de l'outil. Pour suivre un cours, un

laptop est confortable : clavier, grand écran, logiciels spécifiques. Mais pour surfer à la cafétéria entre deux cours, se renseigner sur l'heure de départ du prochain train, consulter un résultat sportif... le téléphone s'impose. La tablette commence à débarquer à l'UNIL en raison de son excellente autonomie, de son poids plume ou de sa capacité à se muer en liseuse. Quel étudiant n'a pas rêvé de remplacer la bibliothèque qu'il trimballe tous les jours par un appareil de 600 grammes ? Cette révolution-là est encore à faire. Mais le mouvement est lancé. Et force est de constater que ces périphériques ne se remplacent pas, mais s'additionnent.

C'est exactement le constat qu'a fait Microsoft pour concevoir Windows 8, fraîchement lancé. Ce nouveau système d'exploitation est un pari risqué pour son éditeur : présenter le même écran d'accueil partout, au nom du principe de convergence. Le but ? Apprendre au milliard d'utilisateurs de PC que Microsoft propose désormais des téléphones et des tablettes qui fonctionnent comme leur ordina-

teur. Mais est-ce qu'imposer un nouvel écran d'accueil pertinent sur les appareils tactiles mais handicapant sur un PC traditionnel constituera une innovation suffisante pour vendre des smartphones et des tablettes Windows 8 par millions ? A un peu plus de 3% de parts de marché sur le segment des smartphones, Microsoft devait réagir... ou renoncer à ce nouvel eldorado et risquer de devenir, à long terme, marginal. 82% des 14-29 ans utilisent régulièrement leur mobile pour surfer, il y a donc péril en la demeure. L'avenir nous dira si le calcul sera payant ou si Apple (iOS) et Google (Android) continueront à se partager ce marché en forte croissance. Internet se consulte désormais n'importe où, n'importe quand, sur des écrans de toutes tailles. Nous entrons dans l'ère de l'internet omniprésent et polymorphe, qui se clique, se tapote, s'écoute ou se regarde.

> www.unil.ch/cinn

Retrouvez cet article sur CiNN, le journal en ligne du Centre informatique de l'UNIL

Rencontre avec Sarah Lombardi, qui a pris la direction de la Collection de l'Art Brut le 1^{er} mars 2013 et qui est une ancienne étudiante de la Faculté des lettres.

Le musée a besoin des chercheurs

Nadine Richon

Née en 1972, Sarah Lombardi a accompli ses études d'histoire de l'art à l'UNIL. Après avoir travaillé à la Fondation pour l'art thérapeutique et l'art brut du Québec, où elle a monté des expositions à partir des œuvres réalisées par des patients psychiatriques, elle s'est impliquée dans la vie du fameux musée lausannois dès 2004, comme collaboratrice scientifique, conservatrice et enfin directrice ad interim dès le 1er janvier 2012. Nommée par la Municipalité de Lausanne, Sarah Lombardi perpétue aujourd'hui le travail de Jean Dubuffet, Michel Thévoz et Lucienne Peiry. Elle évoque sa vision d'un établissement ouvert sur les collaborations avec les chercheurs et le monde de l'art contemporain.

Quels sont vos liens avec l'UNIL ?

Sarah Lombardi : Le premier directeur de la Collection de l'Art Brut a enseigné à l'Université de Lausanne, dont il est professeur honoraire. J'ai été son étudiante et je l'appréciais beaucoup car il nous initiait à une autre approche de l'histoire de l'art, avec une ouverture sur des disciplines comme la psychanalyse.

«En retour, nous pouvons offrir aux scientifiques une plus grande visibilité.»

Lucienne Peiry suit la recherche autour de l'art brut en lien avec les universités. Elle collabore notamment avec le professeur Pascal Roman à l'Institut de psychologie. Par ailleurs, le musée suit le travail de Vincent Capt, chercheur et enseignant en langue et littérature françaises, dont le mémoire sur les écrits bruts de Samuel Daiber a été publié en 2012 dans une collection créée par notre institution, *Contre-courant*. Cet automne, nous allons coéditer sa thèse. Je souhaite entretenir ce lien avec les chercheurs de l'UNIL et d'autres universités en Suisse car nous avons besoin d'eux pour nourrir la connaissance des auteurs d'art brut. En retour, nous pouvons offrir aux scientifiques une plus grande visibilité. Chez les étudiants également je constate un regain d'intérêt pour l'art brut. Nous avons des liens très forts avec les écoles, depuis les classes enfantines jusqu'au gymnase. Nous travaillons aussi avec la HEP pour sensibiliser les enseignants à l'art brut.



La nouvelle directrice de la Collection de l'Art Brut souhaite entretenir les liens avec les chercheurs.
F. Imhof@UNIL

Vincent Capt signale dans son livre qu'il vous doit la découverte des écrits de Samuel Daiber...

Les lettres de cet homme né en 1901 et définitivement interné à l'hôpital psychiatrique de Perreux à Neuchâtel, de 1948 à sa mort en 1983, sont conservées à la Collection de l'Art Brut. Il se sent injustement enfermé et n'a de cesse de demander sa libération dans un langage d'une grande inventivité, plein de néologismes. Vincent Capt analyse cette «langue morcelée» dans son livre intitulé *Ecrivainier*. Sa thèse portera sur d'autres écrits bruts qui appartiennent à la Collection.

Comment expliquez-vous l'intérêt des étudiants pour l'art brut ?

Je pense que c'est un art qui invite à se poser des questions au-delà de la simple lecture d'une œuvre. L'art brut permet de faire des ponts avec l'anthropologie et la psychologie et d'interroger ainsi la société. Les étudiants intéressés ne viennent pas forcément de l'histoire de l'art, comme moi, mais d'autres disciplines. Ils viennent de Suisse et de l'étranger et nos archives leur sont ouvertes sur rendez-vous, de même que notre bibliothèque spécialisée. Je note que cet intérêt grandissant de la part des étudiants se retrouve au niveau

de l'art contemporain, qui cherche de plus en plus à inclure l'art brut dans son champ. Outre les expositions temporaires, et notre exposition permanente, nous devons faire face à une demande croissante de prêts de la part d'autres musées. Avec ses 60'000 œuvres et son histoire, la Collection de l'Art Brut reste la référence mondiale dans ce domaine.

L'art brut se développe donc à la charnière entre la psychiatrie et l'art ?

Les problèmes psychiatriques ne constituent pas un critère en soi ; l'art brut concerne d'abord des autodidactes. C'est le cas de James Edward Deeds, dont nous exposons les dessins d'une grande délicatesse, réalisés entre 1936 et 1966 alors qu'il était interné. Mais nous présentons en même temps l'œuvre de Daniel Johnston, inspiré par la culture populaire, en particulier la bande dessinée ; il est passé par la psychiatrie mais a trouvé un traitement qui lui convient, aujourd'hui il va mieux. C'est un musicien qui a suivi une formation artistique et nous pouvons le rattacher à notre collection *Neuve Invention*. Ce terme a été créé par Jean Dubuffet pour cette collection qui veut rassembler des artistes non autodidactes marginalisés par la maladie, comme Louis Soutter, ou des autodidactes bien intégrés dans les circuits de l'art. Je pense qu'il est bon de le rappeler : l'art brut n'est pas «l'art des fous».



VOTRE MARCHÉ HEBDOMADAIRE À L'UNIL

mardi à l'Internef | jeudi à l'Amhipôle de 10h à 16h



www.unil.ch/marche





«Faire dialoguer les approches»

Le colloque «*Regards croisés sur les rêves*» propose d'aborder le monde onirique par le prisme des sciences psychologiques, mais aussi de l'anthropologie ou de l'histoire de l'art. Entretien avec l'un des organisateurs, Pascal Roman, professeur à l'Institut de psychologie

Cynthia Khattar

«**L**e rêve est la voie royale qui mène à l'inconscient.» Depuis le célèbre postulat de Sigmund Freud, le monde onirique semble s'être fait l'apanage de la psychanalyse, comme matériau précieux de sa théorie. Ces trente dernières années cependant, «la discipline s'est confrontée à d'autres thématiques», explique le professeur de psychologie clinique, psychopathologie et psychanalyse à l'Institut de psychologie Pascal Roman. Réalité moins mentalisée, expressions du corps, somatisation : autant de nouveaux champs à défricher dans la théorie qui laissent moins de place au travail sur les rêves, «même si la pratique clinique de la psychothérapie psychanalytique s'appuie largement sur cette expression de la vie psychique».

Objet complexe, le monde onirique intrigue toujours, mais il se situe moins sur le devant de la scène. Le colloque «*Regards croisés sur les rêves*» donne l'occasion d'aborder la thématique, mais en lançant des ponts entre différentes disciplines. Intéressé par les thèmes qui croisent la psychologie, Pascal Roman s'est tout de suite montré enthousiaste lorsque sa collègue, professeure en anthropologie, Irene Maffi a émis l'idée d'une telle journée d'étude (cf. encadré). «La psychanalyse doit beaucoup à l'anthropologie», confie Pascal Roman, qui mentionne Georges Devereux, «l'un des premiers à avoir créé des ponts entre ces disciplines». Si le fonctionnement psychique est universel, l'approche de Devereux, l'ethnopsychanalyse, met en évidence les codes propres à chaque culture, également déterminants dans l'expression des maladies.

Psychanalyse et processus de création

La question du rêve permet quant à elle d'ouvrir d'autres portes encore, notamment celles de l'histoire de l'art. «Il s'agit d'appréhender le rêve en tant que l'une des formes de travail psychique engagées dans le processus de création», explique Pascal Roman. C'est donc le monde onirique dans une acception plus large qui sera considéré ici, et pas uniquement en tant qu'activité liée au sommeil.

Le professeur de psychologie clinique lui-même, dans un dialogue avec Lucienne Peiry, directrice de la recherche et des relations internationales de la Collection de l'art brut à Lausanne, tentera de repérer le travail du rêve dans des œuvres d'Ataa Oko et Guo Fengyi

UN TERRAIN NOCTURNE PEU ABORDÉ

Rares sont les chercheurs à investiguer de près ce monde onirique qui fait pourtant partie intégrante du quotidien de chacun. Professeure au Laboratoire d'anthropologie culturelle et sociale, Irene Maffi elle-même n'étudie pas ce thème, qui toutefois l'intéresse beaucoup. D'où l'idée de ce colloque, qui lui est venue à la suite de la publication d'un ouvrage de l'anthropologue italienne Arianna Cecconi. Celle-ci a observé l'influence des rêves dans le contexte de villages des Andes péruviennes où certains faits restés sous silence étaient communiqués par le biais des songes, en lien avec des croyances locales.

Dans certaines sociétés les rêves font ainsi pleinement partie de la vie sociale, «influençant même les décisions à prendre», explique Irene Maffi. Et de citer l'exemple d'un groupe d'Amazonie où chaque matin on se réunit pour raconter son rêve, qui peut déterminer des choix importants. «Chez nous, poursuit la chercheuse, les rêves sont peut-être pensés comme une activité trop individuelle ou intime, d'où le fait que les anthropologues s'y intéressent moins.» De manière générale, la discipline étudie peu la vie nocturne et le sommeil. «L'ethnopsychiatrie elle-même, qui se situe entre psychologie clinique et anthropologie, n'aborde pas spécialement la question des songes.»

De nombreux chercheurs ont toutefois manifesté leur intérêt pour ce colloque, car si le rêve n'est pas au centre de leurs investigations, il constitue un champ foisonnant pour un dialogue interdisciplinaire entre anthropologie et sciences psychologiques. Dialogue d'ailleurs déjà entamé en mai dernier, à l'occasion d'une journée d'étude consacrée aux «Mises en scène de soi», où des chercheurs issus de la psychanalyse, de la psychiatrie et de l'anthropologie ont constitué des binômes pour réfléchir à des problématiques abordées de leurs différents points de vue. Le colloque «*Regards croisés sur les rêves*» s'inscrit dans ce prolongement.

à l'occasion du colloque. Artiste d'origine chinoise, Guo Fengyi affirmait ainsi n'être que le médiateur de ses œuvres. Elle peignait sur de hauts formats qu'elle déroulait petit à petit, et pourtant il règne une étonnante symétrie dans ses créations s'étendant parfois sur une dizaine de mètres.

Décédé en décembre dernier, le Ghanéen Ataa Oko a, entre autres, été fabricant de cercueils. Partant de son expérience professionnelle, il commencera par dessiner les cercueils qu'il a réalisés pour répondre à une enquête ethnographique sur les rituels funéraires, puis il peindra des scènes imaginaires, «témoignant à la fois de sa réalité quotidienne et de représentations de son monde interne... une réalité traversée par le travail du rêve», indique Pascal Roman.

S'il pourra s'appuyer sur les connaissances de Lucienne Peiry, le spécialiste en sciences psychologiques n'est toutefois pas complètement novice en la matière. Cette année il a en effet développé un projet, soutenu par le Fonds d'innovation pédagogique : «Psych'Art Brut». Ce cours, proposé dans le cadre de l'enseignement d'Introduction à la psychanalyse au niveau bachelors, «permet d'appréhender le processus de création comme témoin des organisateurs de la vie psychique et d'aborder par ce biais les principaux concepts de la psychanalyse».

Pascal Roman considère d'ailleurs le colloque «*Regards croisés sur les rêves*» comme une «*excroissance*» de ce cours qui souhaite faire dialoguer les concepts. La journée d'étude intégrera également une dimension religieuse, avec la question des rêves bibliques et l'apparition de saints chez les onireméni (les rêveurs).

Et qu'en est-il des neurosciences, souvent considérées comme ennemies de la psychanalyse ? Pour leur première collaboration, Pascal Roman et Irene Maffi ont choisi de circonscrire le terrain à celui, déjà vaste, des sciences humaines. «Mais pourquoi pas pour une prochaine fois ?» En attendant, on pourra lorgner du côté des travaux communs du neuroscientifique Pierre Magistretti, directeur du Brain Mind Institute de l'EPFL, et de François Ansermet, professeur de pédopsychiatrie, ouverts tous deux à l'interprétation psychanalytique de phénomènes biophysiques. «Selon eux, indique encore Pascal Roman, Freud a proposé des représentations du fonctionnement psychique qui préfiguraient déjà les données d'une démarche neuroscientifique.» Les ponts n'en ont pas fini d'être lancés.

➤ «*Regards croisés sur les rêves. Une exploration interdisciplinaire du monde onirique*»
Mardi 30 avril 2013 (10h-16h30)
Géopolis, salle 2114

RÊVER COLLECTIVEMENT

Lorsqu'il s'agit d'interprétation des rêves dans une dimension médiumnique, on pense plutôt aux devins-guérisseurs d'Afrique ou aux chamans amérindiens. Mais c'est en Suisse romande que l'anthropologue Claude Grin a choisi d'effectuer sa recherche – également présentée durant le colloque – consacrée à la pratique onirique collective et aux cafés médiumniques. Les participants viennent généralement lorsqu'ils rêvent d'une personne morte, «mais des inquiétudes de la vie quotidienne y sont souvent mêlées, liées à la maternité, au mariage, au relationnel ou encore au voisinage», explique l'anthropologue affiliée à l'Institut universitaire d'histoire de la médecine et de la santé publique de Lausanne. Des questions concernant plutôt les femmes, qui constituent la majorité de l'assemblée.

Mais comment rêver en groupe ? Un temps de méditation est nécessaire, ainsi qu'une certaine «incertitude», hors d'un état de pleine conscience. L'approche évoque la technique du «rêve éveillé» utilisée dans le cadre de certaines thérapies : fermer les yeux et laisser apparaître le flux d'images, analysées dans un deuxième temps avec le thérapeute. Dans le cas de pratiques oniriques collectives, la particularité est que le rêve pourra faire sens pour un autre participant. «C'est tout l'art du médium de déterminer la signification du rêve à qui il s'adresse.» L'objectif d'une telle pratique ? Comprendre pourquoi chaque participant est «prédestiné à un certain vécu», mais aussi «aider les morts à passer de l'autre côté». Claude Grin suit trois types de groupes, où la démarche varie entre empathie profonde et rapport plus théâtralisé avec une scène et un public. Une caractéristique relie cependant les médiums : avoir fait un rêve déterminant et, de plus en plus, vécu une expérience de mort imminente.

En tant qu'anthropologue, face à de tels phénomènes qui mêlent rites et faits de société, «il faut partir du principe que tout appartient à un registre de réalité». Le bon médium se reconnaît quand il permet de «susciter une «métamorphose», sans être trop affirmatif et sans jouer sur la peur».

COUP DE COEUR



de Sophie Badoux

En avril, devenez bédéphiles !

Le quarantième Festival de bande dessinée d'Angoulême a remis ses fauves début février pour le plus grand plaisir des amateurs de neuvième art. Parmi la sélection de près de 60 ouvrages, le remarqué *Quai d'Orsay* (deux volumes par Christophe Blain et Abel Lanzac) remporte la palme du meilleur album. Brillant par l'intelligence de son dessin et son scénario désopilant, il relate les aléas de la carrière d'un conseiller en charge du « langage » pour Alexandre Taillard de Vorms, ministre des Affaires étrangères français. Une plongée dans la politique, révélant un monde où

diplomatie rime avec complexité (ainsi qu'absurdité parfois), au côté d'un personnage au charisme et à l'énergie hors norme, révélé par un trait mordant.

Le réel coup de cœur de cette édition à mon sens revient au *Nao de Brown* de Glyn Dillon, un auteur

britannique qui retourne à sa première passion après avoir travaillé plus de quinze ans à la réalisation de storyboards de films. Son roman graphique a reçu le prix spécial du jury d'Angoulême. *Le Nao de Brown* raconte la troublante histoire de Nao, une jeune femme anglo-japonaise vivant à Londres et qui souffre de TOC (trouble obsessionnel compulsif). Ce dernier se traduit par des visions angoissantes où Nao s'imagine commettre des meurtres. Cette faille intérieure la pousse à se remettre en question en permanence : qui est-elle vraiment ? Une femme douce et sensible ou un monstre de cruauté ? L'héroïne emmène le lecteur dans ses interrogations tortueuses et le fait entrer dans son monde particulier de jouets d'art japonais et de sessions de méditation bouddhiste. Les magnifiques aquarelles de Glyn Dillon reflètent la sensibilité à fleur de peau de Nao. Elles contrastent aussi avec sa routine quotidienne faite de lucidité désespérée et de pulsions destructrices. Sa rencontre avec un réparateur de machines à laver qui s'adonne à la poésie la fera-t-elle voir les choses autrement ? Un récit juste et poignant qui rappelle que tout n'est pas noir ou blanc dans la vie. La réalité serait plutôt marron.

Le Nao de Brown, Glyn Dillon, Akileos, 206 p.

Le tac au tac de Guillaume Conne

Par Francine Zambano

C'est qui, pour vous, le collègue idéal ?

Quelqu'un qui collabore et avec qui on peut rigoler.

Votre lecture du moment ?

L'autobiographie de Keith Richards, *Life. J'en suis au chapitre « Comment cuire des saucisses ? »*

Vos deux films préférés ?

Brazil et *Y a-t-il un pilote dans l'avion ?*

Si vous étiez une série TV ?

Game of Thrones, série fantastique médiévale.

Si vous étiez une chanson d'amour ?

How to fight Loneliness, de Wilco.

Qu'est-ce que vous n'aimez pas à l'UNIL ?

Le fait que certaines choses prennent beaucoup de temps.

Qu'est-ce que vous appréciez particulièrement à l'UNIL ?

Le campus, la nature, le héron qui vient tous les jours devant mon bureau...

La plus importante invention de toute l'histoire de l'humanité ?

L'électricité. Grâce à cela je peux jouer de la guitare électrique !



Guillaume Conne, collaborateur au Service d'orientation et conseil. F.Imhof © UNIL

Si vous étiez un personnage de fiction ?

Donald, car mon fils de trois ans fait une fixation sur lui en ce moment.

Si vous étiez la prochaine découverte ?

Un dispositif qui fasse que les appareils électriques se branchent façon Wi-Fi.

Quel don souhaiteriez-vous avoir ?

Celui de lire une partition de musique, d'être capable de l'interpréter tout de suite.

Votre plus grande peur ?

Participer à un naufrage genre Titanic.

Si vous étiez un métier ?

Paysagiste à l'UNIL.

Qui suis-je ?

concours



F.Imhof © UNIL

Vous avez été nombreux à reconnaître **Nuria Hernandez**, directrice du Centre intégratif de génomique (CIG). Monsieur T. Tran, du Service des immatriculations et inscriptions, a remporté le tirage au sort.

Qui se cache derrière : RHÉTORIQUE - ITALIE - LABSO ?

Merci d'envoyer vos suggestions à

uniscope@unil.ch

Un tirage au sort sera effectué parmi les bonnes réponses. L'heureux-euse gagnant-e se verra offrir un objet de la boutique UNIL.

Impressum ISSN 1660-8283 | Uniscope, p.p. 1015 Lausanne | Unicom, service de communication et d'audiovisuel | Tél. 021 692 20 70, fax 021 692 20 75 | uniscope@unil.ch, www.unil.ch | Editeur **Unicom, Université de Lausanne** | Directeur d'édition **Philippe Gagnebin (Ph.G.)** | Rédactrice en chef **Francine Zambano (F.Zo)** | Rédaction **Cynthia Khattar (C.K.) + Sophie Badoux (S.B.) + Nadine Richon (N.R.) + David Spring (DS)** | Direction artistique **Edy Ceppi** | Graphisme et mise en page **Joëlle Proz** | Correcteur **Marco Di Biase** | Photo couv. **Felix Imhof** | Impression **PCL Presses Centrales SA** | Arctic Volume White 90 gm², sans bois | Publicité **Go! Uni-Publicité SA** à Saint-Gall tél. 071-544 44 70, nadine.zuercher@go-uni.com | A participé à ce numéro : **Patrice Fumasoli, Jean-Claude Haymoz**

Les propos tenus dans l'uniscope n'engagent que leurs auteur-e-s.



Le chiffre

600-700

LE NOMBRE DE JEUNES RÉUNIS à la Journée des masters de l'UNIL qui a eu lieu le 5 mars dernier.

Les uns les autres

LA PROFESSEURE KIM DO CUÉNOD a été nommée cheffe du Centre de neurosciences psychiatriques (CNP) du Département de psychiatrie au 1er février 2013. Elle succède ainsi au professeur Pierre Magistretti, qui a décidé de poursuivre son congé et ses activités à la King Abdullah University of Science and Technology. Kim Do Cuénod, professeure associée de l'UNIL et docteure en sciences naturelles, travaille depuis plusieurs années au sein du Département de psychiatrie du CHUV. Elle est notamment à

l'origine de l'Unité de recherche sur la schizophrénie créée en 1999. Elle est l'auteure de plusieurs dizaines d'articles. La dernière publication de son groupe de recherche a été mise à l'honneur dans la revue *Biological Psychiatry*, l'un des plus importants journaux scientifiques dans le domaine de la psychiatrie.



F. Imhof/UNIL

Compte-rendu en page 10.

Ce mois-ci, c'est au tour de Sarah Lombardi de s'exprimer dans la rubrique *Vu d'ailleurs*. La jeune femme, qui a accompli ses études en histoire de l'art à l'UNIL, a pris le 1^{er} mars la direction du Musée de l'art brut. Interview en page 12.

Enfin, en page 14, un article consacré à un colloque intitulé «Regards croisés sur les rêves, une exploration interdisciplinaire du monde onirique». Tout un programme, commenté notamment par Pascal Roman, professeur à l'Institut de psychologie, un des organisateurs du colloque.

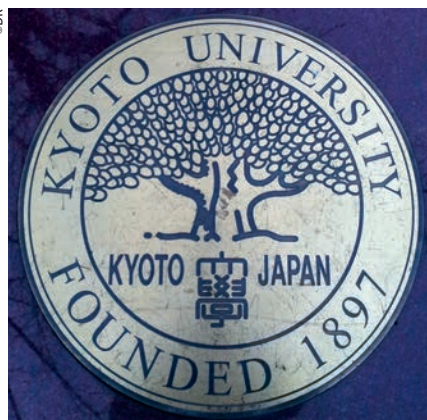
un expert renommé en matière de droit international public. L'étudiant lausannois s'est attaché à comparer l'intégration du droit international public dans le droit interne suisse et japonais, arrivant à la conclusion que les deux pays se ressemblent par bien des aspects. Ils ont tous deux

Terra academica

ETUDIANT DE MASTER EN DROIT INTERNATIONAL ET COMPARÉ À LA FACULTÉ DE DROIT DE L'UNIL, TRISTAN GIANORA, 26 ans, effectue un semestre d'échange au Japon, à l'Université de Kyoto. Il y a rédigé un mémoire

sous la supervision du professeur Shotaro Hamamoto,

un système dit de civil law, où le principe législatif domine. Tout y est basé sur des codes que les tribunaux peuvent ensuite interpréter. Au contraire des Etats-Unis ou de l'Angleterre, qui sont bâtis sur le système de common law, soit un droit basé essentiellement sur la jurisprudence. L'Allemagne, la France et les Etats-Unis ont aussi passablement influencé le droit de chacun des deux pays. Si un contraste culturel subsiste au niveau juridique et gouvernemental, il est intéressant de constater que des similitudes se retrouvent entre deux Etats pourtant si éloignés géographiquement.



©DR

BRÈVES

RESEAU ALUMNIL

TRAVAILLER EN ÉQUIPE : ÉPANOUISSEMENT OU FRUSTRATION ?

Le travail en équipe peut être bénéfique et augmenter les performances de l'entreprise. Mais il peut aussi s'avérer frustrant et être une source d'inefficacité. Ce nouvel atelier « soft skills » du réseau Alumnil permettra aux participants de mieux comprendre les facteurs permettant à une équipe d'atteindre son plein potentiel (ou l'en empêchant).

L'atelier sera animé par Nicolas Roulin, spécialiste en gestion des ressources humaines et maître-assistant au **Département de comportement organisationnel** de la Faculté des HEC. www.unil.ch/alumnil

INTÉGRATION ET DIVERSITÉ



©DR

Spécialiste des relations professionnelles et de l'intégration des diversités à la San Diego State University, la psychologue du travail **Lynn M. Shore** donnera une conférence à l'UNIL.

Ce sera l'occasion notamment de mieux comprendre le lien entre intégration et diversité. Comment une politique de l'intégration au sein d'une université, par exemple, peut-elle s'appuyer sur la diversité pour créer de la richesse, préparer ses étudiants à cette vision pour le futur, voire sensibiliser la société à cette problématique? Lynn M. Shore fera le point sur la recherche et les pratiques dans ce domaine. Sa conférence, donnée en anglais, est ouverte à toutes et tous et sera suivie d'une discussion.

Mardi 28 mai 2013, Génopode, auditoire B, dès 12h

FAIRE VIBRER LE CAMPUS

Un festival de musique gratuit en plein air et organisé par les étudiants pour la communauté UNIL? **C'est Uniliv!** L'événement, largement soutenu par les associations d'étudiants, viendra enrichir la vie culturelle du campus le temps d'une soirée, le **jeudi 25 avril dès 17h devant le bâtiment Internef**. Un programme des plus pro où il y en aura pour tous les styles : du rock des Bâlois de Sheila She Loves You à l'électro des Nyonnois de The Phat Crew, en passant par le reggae de Mark Kelly et la pop d'Alejandro Reyes. Un beau casting auquel se mêleront encore les deux vainqueurs du tremplin Unilive New Talent. Il y aura de quoi groover à l'UNIL en avril.

« Nous vieillissons depuis le jour de notre naissance »

A l'occasion de la venue du dalaï-lama à l'UNIL le 15 avril pour une rencontre intitulée «Vivre et mourir en paix», un haut représentant des écoles bouddhistes, proche du dalaï-lama, et un scientifique de l'UNIL croisent leur regard sur le vieillissement et la mort.



Ringu Tulku Rinpoche. © cesaresaguato

Sophie Badoux

A lors que la proportion de personnes âgées dans les pays occidentaux ne cesse de croître et que notre société médicalisée permet d'augmenter encore l'espérance de vie, la vieillesse est au cœur de tous les débats, sans vraiment qu'on s'y attarde. Lors de la préparation de sa venue en Suisse, le dalaï-lama avait exprimé le vœu de rencontrer des universitaires et des étudiants. Un dialogue qu'il a l'habitude d'engager lors de ses visites à travers le monde grâce notamment à son association Mind and Life, un institut cherchant à développer une meilleure compréhension de l'esprit tant au niveau spirituel que scientifique. Les chercheurs de l'UNIL ont vu dans sa venue l'opportunité de se rassembler autour de la thématique du vieillissement et de la mort et d'y travailler de manière interdisciplinaire. Plusieurs domaines apporteront ainsi leur approche et la confronteront à celle du dalaï-lama dans un esprit d'ouver-

ture à l'autre. De la biologie, la médecine, la neurologie à la gérontologie, en passant par l'anthropologie, la sociologie et la psychologie, les échanges scientifiques devraient perdurer et se cristalliser par l'institution d'un centre de compétences sur le vieillissement dont la forme définitive reste encore à inventer.

Professeur d'université en études bouddhistes pendant vingt ans en Inde et proche du dalaï-lama, Ringu Tulku Rinpoche a rencontré les scientifiques de l'UNIL pour préparer la journée de discussion avec le dalaï-lama. Il sera présent le 15 avril et a répondu à nos questions par Skype depuis l'Inde. De son côté, Philippe Moreillon, vice-recteur de l'UNIL, médecin et responsable du comité scientifique constitué pour cette journée d'échange, s'est également prêté à l'exercice.

La science et la spiritualité sont-elles faites pour se rencontrer ? Comment peuvent-elles converger ?

Ringu Tulku Rinpoche (RTR) : Le dalaï-lama propose une définition tripartite du bouddhisme : science, philosophie et religion. Dans la science bouddhiste, nous essayons de comprendre comment le monde fonctionne au travers d'une méthode d'investigation faite d'expériences personnelles et de raisonnements. Nous rejoignons les scientifiques par une approche et un but commun : rechercher la vérité. J'ai participé à beaucoup de discussions philosophiques et scientifiques en lien avec le bouddhisme à travers le monde et je pense que c'est très important de pouvoir partager. On a tous à apprendre les uns des autres. Elargir notre vision des choses en confrontant nos avis permet une plus grande compréhension.

Philippe Moreillon (PM) : L'esprit est au centre de notre conscience de vie, de nos émotions, de nos comportements, de notre

potentiel créatif. Tout cela se passe dans le cerveau, mais scientifiquement nous n'arrivons pas encore à comprendre comment une activité électro-physiologique peut produire de la pensée abstraite. La science et la spiritualité peuvent se rassembler pour tenter d'avancer ensemble sur la compréhension de ce fonctionnement.

Quel âge avez-vous ?

RTR : J'ai 60 ans.

PM : 61 ans.

Quel âge avez-vous l'impression d'avoir dans votre tête ?

RTR : (il réfléchit) 60 ans ? Mais je ne me sens pas différent dans mon esprit que lorsque j'avais 16 ou 17 ans. Même si j'ai gagné en expérience. Jeune, je pensais que je pouvais débattre et convaincre n'importe qui. C'est une chose qui a changé avec l'âge, je n'ai plus cette illusion !

PM : (rires) Difficile à dire. Je ne ressens pas d'âge particulier dans ma tête. Mais mon vécu fait que j'aborde les choses d'une manière différente aujourd'hui. Je me sens toujours très enthousiaste.

Pensez-vous qu'il y ait une adéquation de l'âge du corps et de l'esprit ?

RTR : Je pense que l'esprit n'a pas vraiment d'âge.

PM : La société préfère qu'on peut avoir éternellement 20 ans dans sa tête. Les scientifiques n'ont pas les moyens de répondre à cette

question, mais on constate que l'esprit vieillit surtout lorsqu'il est malade. Une altération de santé physique peut aussi affecter l'esprit en favorisant, par exemple, la dépression.

A partir de quand peut-on dire que l'on est vieux ?

RTR : Nous changeons constamment. Nous vieillissons depuis le jour de notre naissance. La question est plutôt de savoir comment on

«D'un point de vue bouddhiste, la mort n'est pas une fin et ce n'est donc pas une défaite. C'est seulement une transition.»

vieillit et si l'on est confronté à la maladie.

PM: Nous définissons la limite nous-mêmes. En Occident, la vieillesse est toutefois directement liée au monde du travail. La retraite à 65 ans fixe un premier palier. Ce moment où le monde professionnel s'arrête et où l'on perd notre « utilité » à la société peut être une cassure importante pour certains. Si ce passage est mal vécu, il peut rapidement conduire à la vulnérabilité.

Comment la science ou la spiritualité nous aident-elles à bien vieillir ?

RTR: Vieillir en soi n'est pas un problème, c'est un changement inévitable. Il s'agit simplement de l'accepter positivement. Avoir un esprit stable aide le corps à rester au mieux de sa forme et permet aussi de faire face aux circonstances de la vie de manière sereine. Tout est une question d'attitude. Il faut apprendre à vivre avec le positif et le négatif. Si on se focalise sur ce qui ne va pas, cela n'en prendra que plus de place. Mais si on le relativise, ça passera beaucoup plus vite. C'est pareil pour les sentiments agréables, cela ne sert à rien de s'y accrocher, ils finiront aussi par se dissiper et nous ne devons pas nous en attrister.

PM: La science développe des outils techniques – que ce soit des médicaments ou des interventions médicales et psychologiques – qui permettent de vivre toujours plus longtemps. C'est une bonne nouvelle tant que l'on peut se maintenir en forme. La question du bien-être et de la qualité de vie est essentielle. Des notions qui mériteraient peut-être d'être redéfinies et dont la techno-science ne se soucie pas. Mais à un moment, *de facto*, le corps se dégrade et on devient frêle et dépendant. Ce qui ne colle plus avec les standards de productivité de la société. Aujourd'hui, tout le monde travaille, a des obligations ou une famille. On n'a pas le temps de s'occuper de nos «vieux». La seule solution qu'on a trouvée est de les parquer dans des EMS.

Comment vivre positivement sa vieillesse en EMS ou avec la maladie ?

RTR: Ce n'est pas la situation qui fait le bonheur ou le malheur, c'est l'attitude qu'on a à son égard. Par ailleurs, corps et esprit sont interconnectés intimement. Si le corps est malade, un esprit fort peut permettre d'affronter des situations difficiles. Quant à l'esprit, si on l'exerce à la compassion et la paix tout au long de sa vie, on peut parfois garder certains réflexes mentaux même lorsque l'esprit est perturbé.

PM: Sur ce point, le corps est peut-être moins important que l'esprit. La médecine peut apporter des solutions « techniques » à la souffrance du corps. Mais concernant les maladies de l'esprit, ou les pertes de mémoire liées par exemple à Alzheimer, on reste encore très démuni. La sécularisation de notre société a aussi provoqué une perte de repères. Les gens se retrouvent seuls face aux passages importants dans une vie – une naissance, un décès, la maladie ou la vie en EMS. Ils développent alors souvent leurs propres rituels de survie. Peut-être que des organisations plus sociales, rassemblant les individus en communauté, pourraient être bénéfiques.

Comment définissez-vous la mort ?

RTR: Il y a la mort visible du corps, c'est l'arrêt de la respiration. Puis la dissolution de l'esprit, qui ne coïncide pas forcément, et c'est là qu'on considère qu'on est vraiment mort. Cela se passe différemment pour chaque individu. Les moines

qui méditent très profondément peuvent mettre plus longtemps à mourir. Parfois, s'ils meurent en position assise (ce qui est tout de même rare), on ne touche pas le corps tant qu'il ne s'est pas effondré car cela signifie que l'esprit n'est pas encore parti.

PM: La médecine moderne définit la mort comme l'arrêt de l'activité cérébrale. Il n'y a pas de lien avec le cœur par exemple. Le cerveau est vraiment au centre de la vie. Ce qui est plus perturbant dans notre société, c'est que le corps médical a la légitimité de décider du moment de la mort. Aux soins intensifs, c'est lui qui décide de débrancher les machines qui maintiennent le patient en vie. La décision suit une procédure éthique stricte mais n'est pas anodine. Surtout que l'étape suivante pose des questions supplémentaires : est-ce qu'on arrête le soutien artificiel à un moment précis en sachant que l'on va pouvoir transmettre un organe à une personne en attente de greffe ? Le pouvoir de la médecine est immense.

La mort est-elle une défaite ?

RTR: D'un point de vue bouddhiste, la mort n'est pas une fin et ce n'est donc pas une défaite. C'est seulement une transition, qui peut être difficile, mais comme nous croyons qu'il y a quelque chose après, elle n'est pas négative en soi. Si on croit que c'est vraiment la fin, alors ce devrait être encore plus facile de s'y préparer. Il n'y a du coup pas de raison de s'inquiéter. Mais plus on est préparé, mieux c'est. On doit tous être prêts à mourir

«La médecine peut apporter des solutions "techniques" à la souffrance du corps.»



Philippe Moreillon. F. Imhof@UNIL

à n'importe quel âge, il n'y a pas de raison d'avoir peur.

PM: Oui, pour le corps médical, c'est le plus souvent une défaite. Il faut apprendre à vivre avec la possibilité de mourir. Mais si on entre dans une profession médicale, notre but n'est pas de regarder mourir les gens mais de les faire vivre, de les soigner ou de soulager leurs souffrances. Avec l'âge, on modifie toutefois son point de vue. Aujourd'hui, je peux plus facilement accepter la mort d'un patient alors qu'un jeune médecin ou infirmier aura le réflexe de vouloir le faire vivre à tout prix. Les enfants et les jeunes adultes ne s'inquiètent pas de la mort, ils se sentent encore immortels. Ce qui provoque chez eux une propension aux prises de risques, une caractéristique qui pourrait avoir un avantage évolutif pour la survie du groupe.

La journée d'échange entre le dalaï-lama et les chercheurs de l'UNIL du 15 avril est réservée aux invités. Possibilité de suivre en direct les discussions en vidéo :



www.unil.ch/dalai-lama



Pierre Pfefferlé prendra le 1^{er} novembre la tête du Service des Sports de l'UNIL et de l'EPFL.
F. Imhof©UNIL

Pierre Pfefferlé succède à Georges-André Carrel à la tête du Service des sports de l'UNIL et de l'EPFL. Avec quelles ambitions? Interview.

«J'hérite d'un outil extraordinaire»

Francine Zambano

Tout arrive. Georges-André Carrel prendra sa retraite cet automne. Et c'est Pierre Pfefferlé qui lui succédera à la tête du Service des sports UNIL-EPFL. «Le Centre sportif propose huitante-cinq disciplines, nous répondons à toutes sortes de demandes, le sport universitaire a un succès incroyable», dit-il enthousiaste. Rencontre dans son bureau de la Maison des sports.

Comment se prépare-t-on à succéder à un personnage aussi «célèbre» que Georges-André Carrel?

Pierre Pfefferlé: On ne remplace par Georges-André Carrel ! Je vais me conten-

ter de lui succéder. Cela fait vingt-deux ans que je travaille avec lui, donc on se connaît bien. Je n'ambitionne pas de lui ressembler. Je vais mettre ma couleur, mon image dans ce poste, même si Georges-André m'a beaucoup influencé. J'entre en fonction le 1er novembre. J'ai donc encore du temps pour m'habituer à ce qui m'attend. Mais je travaille déjà sur des choses qui concernent ma future fonction, telle la réorganisation de la direction des sports. Nous allons également nommer deux nouveaux maîtres de sport.

Pourriez-vous définir le style Pfefferlé?

Je prône une forme de management démocratique. J'ai tendance à bien écouter les autres. En même temps je suis assez intransigeant

une fois les décisions prises. J'ai une culture latine et je suis une personne assez créative. Mais avant tout, avec ce poste, je me mets au service de l'UNIL et de l'EPFL. Le sport universitaire est un milieu passionnant. J'hérite d'un outil extraordinaire.

Avec quelles ambitions prenez-vous la tête des sports ?

Avec Georges-André et le reste de l'équipe des sports, nous avons, en vingt ans, mis sur pied un système de sports universitaires extrêmement performant. Maintenant, l'ambition est de l'optimiser. Je n'imagine pas de révolution. Nous avons fait une autoévaluation du service, nous avons mis en relief des côtés positifs et négatifs. Nous allons travailler là-dessus.

Quelles sont donc les forces des sports universitaires UNIL-EPFL ?

«Dans un avenir très proche, il faudra repenser toute la zone extérieure.»

L'environnement. Nous avons probablement le plus beau centre sportif du monde. Notamment en termes d'emplacement. Et avec des salles parfaitement adaptées et fonctionnelles, même si certaines ont plus de trente ans. Avec l'arrivée du Centre sport et santé (le CSS, inauguré en septembre 2012, ndlr), nous avons obtenu une vraie bulle d'air. L'accueil de la communauté est très bon. La qualité de l'enseignement y contribue aussi grandement. On possède un outil de travail formidable. A nous de le développer.

Concrètement, comment souhaitez-vous développer davantage le sport universitaire ?

Difficile de construire de nouveaux bâtiments, mais pas impossible. J'ai un rêve. Edifier un complexe sportif regroupant une piscine, un wellness, afin de compléter notre structure dans le domaine du sport santé et de performance, et un ensemble permettant de loger des sportifs individuels ou des équipes. Nous pourrions ainsi exploiter au mieux le centre dans les périodes creuses, ce qui n'est pas le cas aujourd'hui puisqu'on ne sait pas où loger les gens.

A court terme, envisagez-vous la création de nouvelles infrastructures ?

Oui. Dans un avenir très proche, il faudra repenser toute la zone extérieure. Nous avons un manque de place dans les salles. Nous allons travailler avec des architectes paysagistes. Je tiens aussi beaucoup à créer des satellites du Centre sportif. L'UNIL se développe vers le nord, l'EPFL vers l'ouest, ce qui éloigne les collaborateurs du Centre sportif. Le sport, l'activité physique doivent se rapprocher des lieux de travail de la communauté dans une société où le temps à disposition est souvent limité. Il faudrait trouver des fonds pour construire de petites salles de sport de 100 m² disséminées sur le site. Et ensuite, à nous de fournir les enseignants pour les animer. On n'imagine pas ériger des salles pour les grands jeux (basket, volley) mais plutôt pour le sport santé.

En dehors des infrastructures, souhaitez-vous également faire évoluer la philosophie du sport universitaire ?

La philosophie du sport universitaire est liée aux valeurs qui sont les nôtres, soit la passion, le rayonnement, le respect et l'ex-

cellence. Il faut que l'on soit à l'écoute de notre communauté, qui n'a pas les mêmes besoins aujourd'hui

qu'il y a vingt ans. Nous avons tous en tête le boum de l'aérobic dans les années 90. Aujourd'hui, les gymnastiques douces ont un impact incroyable. Cette année la zumba fait un tabac ! Nous devons nous adapter et répondre à ces nouvelles attentes.

Zumba, gym douce : sports ou activités de loisirs ?

Il est vrai, le mot «sport» a une connotation un peu péjorative avec toutes les affaires qui tournent autour. Sport, activité physique, de loisir, peu importe la terminologie finalement. Notre mission est de fournir aux membres de la communauté des activités pour les mettre en mouvement, qu'ils reviennent et qu'ils continuent de bouger. Nous avons un public assez exigeant, nous avons la volonté d'y répondre. Maintenir la qualité, tel est notre objectif.

Les équipes universitaires (LUC) ne devraient-elles pas davantage être poussées comme porte-drapeaux, un peu sur le modèle américain ?

Je suis pour pousser le sport de compétition. D'ailleurs, un de mes objectifs est de mettre de l'énergie et des ressources pour fortifier l'encadrement du LUC Volleyball, dont les résultats laissent un peu à désirer ces deux dernières années. Le sport universitaire suisse est effectivement bien différent du système américain, où le sport de compétition a une énorme importance. Toutefois, 5% de la population suisse pratique un sport de compétition, ce n'est pas à négliger. Les LUC ont un grand rôle à jouer dans la promotion du sport de compétition.

Que peut faire l'UNIL pour aider les sportifs d'élite à mener de front études et carrière sportive ?

En Suisse, il n'existe pas une réelle volonté politique de développer le sport d'élite. On intègre une logique sportive dans une logique scolaire, ce qui est impossible. Il faudrait par exemple que les skieurs puissent étudier l'été, ce qui se fait en Autriche, notamment. A l'UNIL nous sommes actuellement dans une bonne dynamique. Sous l'impulsion de la vice-rectrice Danielle Chaperon et du professeur Fabien Ohl, du SSU et de l'ISSUL, un groupe de travail s'est formé pour réfléchir à l'accueil des sportifs d'élite dans notre université. Je crois qu'ici il est possible d'aboutir à un résultat permettant de favoriser sport d'élite et études.

Allez-vous davantage collaborer avec l'ISSUL ?

Oui. C'est fondamental ! Nous avons par exemple le projet de créer un concept commun de formation continue pour nos enseignants. Notre rôle de praticiens du sport doit permettre l'application sur le terrain d'enseignements provenant d'études scientifiques. Nous pouvons bien sûr collaborer à des études sur l'activité physique et le sport. Nous sommes des praticiens dans un milieu académique, et nous avons en ce sens un rôle à jouer.

Le Canton de Vaud inaugurera en 2015 un Cluster du sport international, un bâtiment qui sera construit sur le site... Le sport est en plein essor dans le canton.

Oui, et l'ensemble va créer une force du sport dans les hautes écoles lausannoises qu'on ne retrouve nulle part ailleurs. Il faut mettre beaucoup d'énergie pour que Lausanne soit à court terme reconnu comme la capitale du sport, qu'il soit universitaire, de recherche ou de formation. Notre recteur Dominique Arlettaz a fait énormément pour cela et il attend beaucoup de nous.

 www.unil.ch/sport

NATATION, VOLLEY, SKI

Pierre Pfefferlé a ce qu'on appelle une gueule. Crâne rasé, bronzé, visiblement bien dans ses baskets. «J'ai 56 ans, on me dit que je ne les fais pas!» lance-t-il l'œil rieur. Possesseur d'un Master en sciences du sport et d'un brevet de professeur de sport de neige, il est un spécialiste reconnu dans le domaine du ski. Expert Swiss Snowsports (SSSA) depuis 1983, il a été formateur pendant plus de quinze ans pour cette association. Maître de sports à l'UNIL depuis 1990, il est depuis 1997 responsable de la formation des étudiants de l'Institut des sciences du sport dans le domaine des sports de neige. Cet athlète confirmé a effectué trois ans de compétition de ski. En natation, il a rejoint les cadres nationaux, avant de tomber amoureux du volleyball, évoluant en ligue B. Actuellement, le nouveau chef des sports UNIL-EPFL travaille sur un livre qui traite de la technique et l'enseignement du ski. Sortie prévue ? Septembre 2013. Père de trois enfants, Pierre Pfefferlé entraîne sa fille de 13 ans, au... volleyball.



FÉCULE

DU 12 AU 27 AVRIL 2013

LE FESTIVAL DES CULTURES UNIL-EPFL



WWW.FECULE.CH

Unil

UNIL | Université de Lausanne

Théâtre

La Grange de Dorigny

Le professeur Alain Boillat.
F.Imhof@UNIL



Doublage ou sous-titrage, tout un cinéma!

Un colloque organisé par la section d'histoire et d'esthétique du cinéma et le Centre de traduction littéraire met en lumière les pratiques de la traduction audiovisuelle.

Sophie Badoux

Que serait *Lincoln*, le dernier film de Steven Spielberg, sans la performance de Daniel Day-Lewis pour laquelle il vient de recevoir le troisième Oscar de sa carrière? Bien peu de chose, rétorque Alain Boillat, professeur à la section de cinéma de l'UNIL. Malgré le talent du comédien de doublage français Michel Papineschi pour incarner au mieux le seizième président des Etats-Unis, le détachement entre le corps et la voix a raison de l'authenticité du jeu d'acteur. Tous les cinéphiles s'accordent à le dire: le doublage est une vraie torture. Le sous-titrage, la solution? Ne perd-on pas aussi une certaine finesse de la langue avec des phrases réduites à leur plus simple expression? Ces débats, souvent laissés de côté en théorie du cinéma, Alain Boillat souhaite les remettre au centre de l'écran grâce à un colloque international bilingue (français-allemand), organisé en collaboration avec le Centre de traduction littéraire de l'UNIL et la Faculté de traduction et d'interprétation de l'Université de Genève.

Partie intégrante du colloque, une table ronde à la Cinémathèque suisse sera l'occasion de donner la parole aux professionnels. Le registre de langue (vulgarité, parler jeune, langage d'une autre époque historique), le passage du vouvoiement au tutoiement inexistant en anglais ou la question des accents font partie des choix du traducteur, en sachant qu'ils peuvent modifier l'interprétation du film. Les sous-titres imposent de fortes contraintes. Il s'agit de découper le texte en respectant le rythme des dialogues originaux pour que le spectateur puisse avoir des repères par rap-

port à la langue d'origine. En Suisse, le sous-titrage est d'autant plus exigeant qu'il doit tenir sur une ligne puisque le français et l'allemand sont présents. Une pratique qui pourrait être amenée à changer selon Alain Boillat: «Le numérique facilite la présence de sous-titres à choix dans une seule langue. A l'avenir, les films projetés à Zurich ne pourraient être plus que sous-titrés en allemand.»

L'avenir incertain de la VO

Autre problématique liée au numérique: les versions originales sous-titrées ont tendance à disparaître des cinémas à la faveur des versions doublées, désormais plus faciles à produire et à transmettre qu'à l'époque de la pellicule. Une large diffusion qui permet aussi de rentabiliser le coûteux processus du doublage. Le téléchargement illégal de films ou de séries conduit pourtant les gens à regarder plus de versions originales sous-titrées dans le cadre privé. Mais certains spectateurs soutiennent qu'ils ne vont pas au cinéma pour devoir lire. Un des défauts du sous-titrage est de distraire le spectateur de l'image en l'obligeant à se concentrer en partie sur le texte. Une capacité de lecture particulière qui s'exerce pourtant.

Concernant le doublage, si le traducteur a plus de liberté dans la mesure où la langue originale disparaît complètement, d'autres problématiques apparaissent. «Le texte doit être pensé pour correspondre aux mouvements labiaux. Le premier travail est de noter toutes les ouvertures et les fermetures de bouche pour faire coller ensuite la traduction, c'est l'impératif du synchronisme», indique Alain Boillat. Plus ou moins bien réalisée, c'est cette étape

qui hérisse le poil des adeptes de la VO. Le doublage a aussi des conséquences culturelles. Certaines expressions plus synchrones que d'autres sont favorisées, insérant bon nombre d'anglicismes dans les scripts français.

A travers l'histoire du cinéma, beaucoup de films ont joué sur la question de la langue, du texte et de son interaction avec l'image. La période de transition du muet au parlant dans les années 1930, remise au goût du jour par le film de Michel Hazanavicius *The Artist*, reste à l'origine du questionnement sur la traduction. Emblématique de la problématique, le film de Woody Allen *What's up, Tiger Lily?*, qui détourne un film d'action japonais de série B en y plaquant un doublage en anglais fantaisiste et décalé, sera projeté à la Cinémathèque dans le cadre du colloque. «Avec ce long métrage, on constate aussi le côté créatif que peut avoir le travail de doublage. Le détournement de films célèbres en y apposant un autre texte est d'ailleurs devenu très à la mode sur YouTube. Une réappropriation potentiellement subversive de la pratique du doublage par le public», conclut Alain Boillat.

➤ **Une autre voix, un autre texte.**
Histoire et théorie des pratiques de traduction au cinéma. 25, 26 et 27 avril 2013, Unithèque, salle 4215

➤ **Soirée spéciale à la Cinémathèque suisse le 26 avril dès 18h30.** Table ronde «*Autour du doublage*», vernissage du numéro 23-24 de la revue *Décadrages*. Cinéma à travers champs entièrement consacrée à la thématique et qui célèbre ses dix ans de parution, projection de *What's up, Tiger Lily?* de Woody Allen.

➤ www.unil.ch/cin



Sabina Gani F. Imhof©UNIL

La vie de famille et le travail font chambre à part

La thèse soutenue par Sabina Gani porte sur les politiques de conciliation entre la vie familiale et la vie professionnelle. Cette question vient de faire l'objet d'une votation.

David Spring

Depuis le début de ses études à l'Université de Lausanne, en 2000, Sabina Gani a consacré son énergie intellectuelle aux politiques sociales. Parmi elles, la lutte contre la pauvreté et la conciliation entre la vie familiale et l'activité professionnelle. La Tessinoise ne s'est pas intéressée à cette dernière question uniquement de manière abstraite. Son fils aîné, Naïm, est né pendant son doctorat. Elle a accouché de Soan trois semaines après sa soutenance, qui a eu lieu le 22 décembre 2012. Une subvention Tremplin, octroyée par le Bureau de l'égalité des chances, lui a fourni une aide «précieuse» après son premier congé maternité.

Le sujet de la thèse de Sabina Gani lui est venu naturellement. La chercheuse avait déjà traité des politiques de conciliation, en France et en Italie, pour son mémoire de licence. «J'ai ajouté un élément original: l'implication de l'Union européenne, explique-t-elle. De plus, la place centrale des femmes au sein des défis qu'affrontent les Etats-providence m'intéresse particulièrement.» C'est-à-dire la natalité, l'engagement des mères sur le marché du travail et le vieillissement de la population. Dirigée par François-Xavier Merrien, la contribution de Sabina Gani est au cœur d'un réseau de tensions. Nationales, les politiques sociales sont liées à l'histoire locale et varient beaucoup, même entre pays culturellement

proches. Ainsi, «en ce qui concerne le taux d'occupation des femmes et la natalité, l'Italie est au bas de l'échelle. La France se tient à l'opposé.» Au niveau supranational, et en se basant sur des instruments non coercitifs, l'Union européenne élabore, à partir de la fin des années 1990, un Modèle social européen fondé sur un idéal abstrait de justice sociale.

Sabina Gani a épluché et analysé des montages de documents pour déterminer si le discours européen influençait les deux Etats étudiés. Au fil des pages de sa thèse, le lecteur comprend comment les modèles évoluent. Lors de la signature du Traité de Rome, en 1957, le modèle de famille inscrit dans les Etats-providence européens reposait sur le postulat du mari qui gagne l'argent du ménage. En 1997, dans le cadre de la Stratégie européenne pour l'emploi, «on s'intéresse de manière explicite à la conciliation». Vue de Bruxelles, une famille se composait désormais de deux adultes actifs. Sous l'influence, entre autres, du premier ministre britannique de l'époque, Tony Blair, l'idée que l'activité professionnelle permettrait de résoudre les problèmes sociaux gagna du terrain. Son pays comptait en effet un grand nombre de mères célibataires dépendantes des aides publiques. «Leur insertion sur le marché du travail devait permettre de sortir leurs enfants de la pauvreté», note Sabina Gani.

Dès 2000, un paradigme se met en place dans le cadre de la Stratégie de Lisbonne: l'investissement social. «Les Etats-providence d'après-guerre protégeaient les individus une fois qu'ils étaient confrontés au risque. La nouveauté consiste à investir dans le capital humain, et notamment dans les enfants, en donnant une formation qui leur permet de s'adapter à l'économie et de rester employables toute leur vie», explique la chercheuse.

La Suisse n'apparaît pas dans sa thèse. Mais Sabina Gani se félicite que son canton d'origine ait accepté l'Arrêté fédéral sur la famille, le 3 mars dernier. Elle s'avoue toutefois «surprise» par le rejet allemand. «Les politiques sociales sont normatives. Elles portent en elles une vision de la société, remarque-t-elle. Le signal est donc clair: le rôle principal des femmes reste relégué à la sphère familiale.» Un paradoxe, quand en Europe, dans un contexte de crise, le fait de disposer de deux salaires est un élément indispensable pour réduire les risques de pauvreté et de précarité des familles.

«Les politiques sociales portent en elles une vision de la société.»

Sabina Gani, Une européanisation des politiques de conciliation de la vie familiale et professionnelle? Les cas de l'Italie et de la France



Et l'informatique devint (ultra)mobile...

Extrait du journal du Ci *L'internaute est en passe de couper le cordon. Câble réseau, d'alimentation, de souris, de clavier, rien ne résiste à cette lame de fond.*

Patrice Fumasoli

Aujourd'hui plus de 8000 personnes utilisent tous les jours le réseau Wi-Fi de l'UNIL :

- 30% iOS (iPhone, iPad)
- 30% Mac (laptop)
- 20% PC Windows (laptop)
- 20% Android (smartphone, tablette).

Avant 2007 et l'iPhone, qui a lancé la mode des smartphones (et par extension des tablettes puisqu'une tablette n'est qu'un gros smartphone qui ne peut pas téléphoner), l'étudiant branché avait un laptop. Aujourd'hui plus de 90% des étudiants ont un laptop et un smartphone, ce qu'illustre la statistique ci-dessus, qui montre que nous sommes à parité. Si 4000 personnes ont pris la peine de configurer le Wi-Fi UNIL sur leur téléphone, c'est pour surfer plus vite, libérées du quota étriqué et de la vitesse d'escargot imposés par leur opérateur. Ce sont les usages qui déterminent le choix de l'outil. Pour suivre un cours, un

laptop est confortable : clavier, grand écran, logiciels spécifiques. Mais pour surfer à la cafétéria entre deux cours, se renseigner sur l'heure de départ du prochain train, consulter un résultat sportif... le téléphone s'impose. La tablette commence à débarquer à l'UNIL en raison de son excellente autonomie, de son poids plume ou de sa capacité à se muer en liseuse. Quel étudiant n'a pas rêvé de remplacer la bibliothèque qu'il trimballe tous les jours par un appareil de 600 grammes ? Cette révolution-là est encore à faire. Mais le mouvement est lancé. Et force est de constater que ces périphériques ne se remplacent pas, mais s'additionnent.

C'est exactement le constat qu'a fait Microsoft pour concevoir Windows 8, fraîchement lancé. Ce nouveau système d'exploitation est un pari risqué pour son éditeur : présenter le même écran d'accueil partout, au nom du principe de convergence. Le but ? Apprendre au milliard d'utilisateurs de PC que Microsoft propose désormais des téléphones et des tablettes qui fonctionnent comme leur ordina-

teur. Mais est-ce qu'imposer un nouvel écran d'accueil pertinent sur les appareils tactiles mais handicapant sur un PC traditionnel constituera une innovation suffisante pour vendre des smartphones et des tablettes Windows 8 par millions ? A un peu plus de 3% de parts de marché sur le segment des smartphones, Microsoft devait réagir... ou renoncer à ce nouvel eldorado et risquer de devenir, à long terme, marginal. 82% des 14-29 ans utilisent régulièrement leur mobile pour surfer, il y a donc péril en la demeure. L'avenir nous dira si le calcul sera payant ou si Apple (iOS) et Google (Android) continueront à se partager ce marché en forte croissance. Internet se consulte désormais n'importe où, n'importe quand, sur des écrans de toutes tailles. Nous entrons dans l'ère de l'internet omniprésent et polymorphe, qui se clique, se tapote, s'écoute ou se regarde.

> www.unil.ch/cinn

Retrouvez cet article sur CiNN, le journal en ligne du Centre informatique de l'UNIL

Rencontre avec Sarah Lombardi, qui a pris la direction de la Collection de l'Art Brut le 1^{er} mars 2013 et qui est une ancienne étudiante de la Faculté des lettres.

Le musée a besoin des chercheurs

Nadine Richon

Née en 1972, Sarah Lombardi a accompli ses études d'histoire de l'art à l'UNIL. Après avoir travaillé à la Fondation pour l'art thérapeutique et l'art brut du Québec, où elle a monté des expositions à partir des œuvres réalisées par des patients psychiatriques, elle s'est impliquée dans la vie du fameux musée lausannois dès 2004, comme collaboratrice scientifique, conservatrice et enfin directrice ad interim dès le 1er janvier 2012. Nommée par la Municipalité de Lausanne, Sarah Lombardi perpétue aujourd'hui le travail de Jean Dubuffet, Michel Thévoz et Lucienne Peiry. Elle évoque sa vision d'un établissement ouvert sur les collaborations avec les chercheurs et le monde de l'art contemporain.

Quels sont vos liens avec l'UNIL ?

Sarah Lombardi : Le premier directeur de la Collection de l'Art Brut a enseigné à l'Université de Lausanne, dont il est professeur honoraire. J'ai été son étudiante et je l'appréciais beaucoup car il nous initiait à une autre approche de l'histoire de l'art, avec une ouverture sur des disciplines comme la psychanalyse.

«En retour, nous pouvons offrir aux scientifiques une plus grande visibilité.»

Lucienne Peiry suit la recherche autour de l'art brut en lien avec les universités. Elle collabore notamment avec le professeur Pascal Roman à l'Institut de psychologie. Par ailleurs, le musée suit le travail de Vincent Capt, chercheur et enseignant en langue et littérature françaises, dont le mémoire sur les écrits bruts de Samuel Daiber a été publié en 2012 dans une collection créée par notre institution, *Contre-courant*. Cet automne, nous allons coéditer sa thèse. Je souhaite entretenir ce lien avec les chercheurs de l'UNIL et d'autres universités en Suisse car nous avons besoin d'eux pour nourrir la connaissance des auteurs d'art brut. En retour, nous pouvons offrir aux scientifiques une plus grande visibilité. Chez les étudiants également je constate un regain d'intérêt pour l'art brut. Nous avons des liens très forts avec les écoles, depuis les classes enfantines jusqu'au gymnase. Nous travaillons aussi avec la HEP pour sensibiliser les enseignants à l'art brut.



La nouvelle directrice de la Collection de l'Art Brut souhaite entretenir les liens avec les chercheurs.
F. Imhof/UNIL

Vincent Capt signale dans son livre qu'il vous doit la découverte des écrits de Samuel Daiber...

Les lettres de cet homme né en 1901 et définitivement interné à l'hôpital psychiatrique de Perreux à Neuchâtel, de 1948 à sa mort en 1983, sont conservées à la Collection de l'Art Brut. Il se sent injustement enfermé et n'a de cesse de demander sa libération dans un langage d'une grande inventivité, plein de néologismes. Vincent Capt analyse cette «langue morcelée» dans son livre intitulé *Ecrivainier*. Sa thèse portera sur d'autres écrits bruts qui appartiennent à la Collection.

Comment expliquez-vous l'intérêt des étudiants pour l'art brut ?

Je pense que c'est un art qui invite à se poser des questions au-delà de la simple lecture d'une œuvre. L'art brut permet de faire des ponts avec l'anthropologie et la psychologie et d'interroger ainsi la société. Les étudiants intéressés ne viennent pas forcément de l'histoire de l'art, comme moi, mais d'autres disciplines. Ils viennent de Suisse et de l'étranger et nos archives leur sont ouvertes sur rendez-vous, de même que notre bibliothèque spécialisée. Je note que cet intérêt grandissant de la part des étudiants se retrouve au niveau

de l'art contemporain, qui cherche de plus en plus à inclure l'art brut dans son champ. Outre les expositions temporaires, et notre exposition permanente, nous devons faire face à une demande croissante de prêts de la part d'autres musées. Avec ses 60'000 œuvres et son histoire, la Collection de l'Art Brut reste la référence mondiale dans ce domaine.

L'art brut se développe donc à la charnière entre la psychiatrie et l'art ?

Les problèmes psychiatriques ne constituent pas un critère en soi ; l'art brut concerne d'abord des autodidactes. C'est le cas de James Edward Deeds, dont nous exposons les dessins d'une grande délicatesse, réalisés entre 1936 et 1966 alors qu'il était interné. Mais nous présentons en même temps l'œuvre de Daniel Johnston, inspiré par la culture populaire, en particulier la bande dessinée ; il est passé par la psychiatrie mais a trouvé un traitement qui lui convient, aujourd'hui il va mieux. C'est un musicien qui a suivi une formation artistique et nous pouvons le rattacher à notre collection *Neuve Invention*. Ce terme a été créé par Jean Dubuffet pour cette collection qui veut rassembler des artistes non autodidactes marginalisés par la maladie, comme Louis Soutter, ou des autodidactes bien intégrés dans les circuits de l'art. Je pense qu'il est bon de le rappeler : l'art brut n'est pas «l'art des fous».



VOTRE MARCHÉ HEBDOMADAIRE À L'UNIL

mardi à l'Internef | jeudi à l'Amhipôle de 10h à 16h



www.unil.ch/marche





«Faire dialoguer les approches»

Le colloque «*Regards croisés sur les rêves*» propose d'aborder le monde onirique par le prisme des sciences psychologiques, mais aussi de l'anthropologie ou de l'histoire de l'art. Entretien avec l'un des organisateurs, Pascal Roman, professeur à l'Institut de psychologie

Cynthia Khattar

«**L**e rêve est la voie royale qui mène à l'inconscient.» Depuis le célèbre postulat de Sigmund Freud, le monde onirique semble s'être fait l'apanage de la psychanalyse, comme matériau précieux de sa théorie. Ces trente dernières années cependant, «la discipline s'est confrontée à d'autres thématiques», explique le professeur de psychologie clinique, psychopathologie et psychanalyse à l'Institut de psychologie Pascal Roman. Réalité moins mentalisée, expressions du corps, somatisation : autant de nouveaux champs à défricher dans la théorie qui laissent moins de place au travail sur les rêves, «même si la pratique clinique de la psychothérapie psychanalytique s'appuie largement sur cette expression de la vie psychique».

Objet complexe, le monde onirique intrigue toujours, mais il se situe moins sur le devant de la scène. Le colloque «*Regards croisés sur les rêves*» donne l'occasion d'aborder la thématique, mais en lançant des ponts entre différentes disciplines. Intéressé par les thèmes qui croisent la psychologie, Pascal Roman s'est tout de suite montré enthousiaste lorsque sa collègue, professeure en anthropologie, Irene Maffi a émis l'idée d'une telle journée d'étude (cf. encadré). «La psychanalyse doit beaucoup à l'anthropologie», confie Pascal Roman, qui mentionne Georges Devereux, «l'un des premiers à avoir créé des ponts entre ces disciplines». Si le fonctionnement psychique est universel, l'approche de Devereux, l'ethnopsychanalyse, met en évidence les codes propres à chaque culture, également déterminants dans l'expression des maladies.

Psychanalyse et processus de création

La question du rêve permet quant à elle d'ouvrir d'autres portes encore, notamment celles de l'histoire de l'art. «Il s'agit d'appréhender le rêve en tant que l'une des formes de travail psychique engagées dans le processus de création», explique Pascal Roman. C'est donc le monde onirique dans une acception plus large qui sera considéré ici, et pas uniquement en tant qu'activité liée au sommeil.

Le professeur de psychologie clinique lui-même, dans un dialogue avec Lucienne Peiry, directrice de la recherche et des relations internationales de la Collection de l'art brut à Lausanne, tentera de repérer le travail du rêve dans des œuvres d'Ataa Oko et Guo Fengyi

UN TERRAIN NOCTURNE PEU ABORDÉ

Rares sont les chercheurs à investiguer de près ce monde onirique qui fait pourtant partie intégrante du quotidien de chacun. Professeure au Laboratoire d'anthropologie culturelle et sociale, Irene Maffi elle-même n'étudie pas ce thème, qui toutefois l'intéresse beaucoup. D'où l'idée de ce colloque, qui lui est venue à la suite de la publication d'un ouvrage de l'anthropologue italienne Arianna Cecconi. Celle-ci a observé l'influence des rêves dans le contexte de villages des Andes péruviennes où certains faits restés sous silence étaient communiqués par le biais des songes, en lien avec des croyances locales.

Dans certaines sociétés les rêves font ainsi pleinement partie de la vie sociale, «influençant même les décisions à prendre», explique Irene Maffi. Et de citer l'exemple d'un groupe d'Amazonie où chaque matin on se réunit pour raconter son rêve, qui peut déterminer des choix importants. «Chez nous, poursuit la chercheuse, les rêves sont peut-être pensés comme une activité trop individuelle ou intime, d'où le fait que les anthropologues s'y intéressent moins.» De manière générale, la discipline étudie peu la vie nocturne et le sommeil. «L'ethnopsychiatrie elle-même, qui se situe entre psychologie clinique et anthropologie, n'aborde pas spécialement la question des songes.»

De nombreux chercheurs ont toutefois manifesté leur intérêt pour ce colloque, car si le rêve n'est pas au centre de leurs investigations, il constitue un champ foisonnant pour un dialogue interdisciplinaire entre anthropologie et sciences psychologiques. Dialogue d'ailleurs déjà entamé en mai dernier, à l'occasion d'une journée d'étude consacrée aux «Mises en scène de soi», où des chercheurs issus de la psychanalyse, de la psychiatrie et de l'anthropologie ont constitué des binômes pour réfléchir à des problématiques abordées de leurs différents points de vue. Le colloque «*Regards croisés sur les rêves*» s'inscrit dans ce prolongement.

à l'occasion du colloque. Artiste d'origine chinoise, Guo Fengyi affirmait ainsi n'être que le médiateur de ses œuvres. Elle peignait sur de hauts formats qu'elle déroulait petit à petit, et pourtant il règne une étonnante symétrie dans ses créations s'étendant parfois sur une dizaine de mètres.

Décédé en décembre dernier, le Ghanéen Ataa Oko a, entre autres, été fabricant de cercueils. Partant de son expérience professionnelle, il commencera par dessiner les cercueils qu'il a réalisés pour répondre à une enquête ethnographique sur les rituels funéraires, puis il peindra des scènes imaginaires, «témoignant à la fois de sa réalité quotidienne et de représentations de son monde interne... une réalité traversée par le travail du rêve», indique Pascal Roman.

S'il pourra s'appuyer sur les connaissances de Lucienne Peiry, le spécialiste en sciences psychologiques n'est toutefois pas complètement novice en la matière. Cette année il a en effet développé un projet, soutenu par le Fonds d'innovation pédagogique : «Psych'Art Brut». Ce cours, proposé dans le cadre de l'enseignement d'Introduction à la psychanalyse au niveau bachelier, «permet d'appréhender le processus de création comme témoin des organisateurs de la vie psychique et d'aborder par ce biais les principaux concepts de la psychanalyse».

Pascal Roman considère d'ailleurs le colloque «*Regards croisés sur les rêves*» comme une «*excroissance*» de ce cours qui souhaite faire dialoguer les concepts. La journée d'étude intégrera également une dimension religieuse, avec la question des rêves bibliques et l'apparition de saints chez les onireméni (les rêveurs).

Et qu'en est-il des neurosciences, souvent considérées comme ennemies de la psychanalyse ? Pour leur première collaboration, Pascal Roman et Irene Maffi ont choisi de circonscrire le terrain à celui, déjà vaste, des sciences humaines. «Mais pourquoi pas pour une prochaine fois ?» En attendant, on pourra lorgner du côté des travaux communs du neuroscientifique Pierre Magistretti, directeur du Brain Mind Institute de l'EPFL, et de François Ansermet, professeur de pédopsychiatrie, ouverts tous deux à l'interprétation psychanalytique de phénomènes biophysiques. «Selon eux, indique encore Pascal Roman, Freud a proposé des représentations du fonctionnement psychique qui préfiguraient déjà les données d'une démarche neuroscientifique.» Les ponts n'en ont pas fini d'être lancés.

➤ «*Regards croisés sur les rêves. Une exploration interdisciplinaire du monde onirique*»
Mardi 30 avril 2013 (10h-16h30)
Géopolis, salle 2114

RÊVER COLLECTIVEMENT

Lorsqu'il s'agit d'interprétation des rêves dans une dimension médiumnique, on pense plutôt aux devins-guérisseurs d'Afrique ou aux chamans amérindiens. Mais c'est en Suisse romande que l'anthropologue Claude Grin a choisi d'effectuer sa recherche – également présentée durant le colloque – consacrée à la pratique onirique collective et aux cafés médiumniques. Les participants viennent généralement lorsqu'ils rêvent d'une personne morte, «mais des inquiétudes de la vie quotidienne y sont souvent mêlées, liées à la maternité, au mariage, au relationnel ou encore au voisinage», explique l'anthropologue affiliée à l'Institut universitaire d'histoire de la médecine et de la santé publique de Lausanne. Des questions concernant plutôt les femmes, qui constituent la majorité de l'assemblée.

Mais comment rêver en groupe ? Un temps de méditation est nécessaire, ainsi qu'une certaine «incertitude», hors d'un état de pleine conscience. L'approche évoque la technique du «rêve éveillé» utilisée dans le cadre de certaines thérapies : fermer les yeux et laisser apparaître le flux d'images, analysées dans un deuxième temps avec le thérapeute. Dans le cas de pratiques oniriques collectives, la particularité est que le rêve pourra faire sens pour un autre participant. «C'est tout l'art du médium de déterminer la signification du rêve à qui il s'adresse.» L'objectif d'une telle pratique ? Comprendre pourquoi chaque participant est «prédestiné à un certain vécu», mais aussi «aider les morts à passer de l'autre côté». Claude Grin suit trois types de groupes, où la démarche varie entre empathie profonde et rapport plus théâtralisé avec une scène et un public. Une caractéristique relie cependant les médiums : avoir fait un rêve déterminant et, de plus en plus, vécu une expérience de mort imminente.

En tant qu'anthropologue, face à de tels phénomènes qui mêlent rites et faits de société, «il faut partir du principe que tout appartient à un registre de réalité». Le bon médium se reconnaît quand il permet de «susciter une «métamorphose», sans être trop affirmatif et sans jouer sur la peur».

COUP DE COEUR



de Sophie Badoux

En avril, devenez bédéphiles !

Le quarantième Festival de bande dessinée d'Angoulême a remis ses fauves début février pour le plus grand plaisir des amateurs de neuvième art. Parmi la sélection de près de 60 ouvrages, le remarqué *Quai d'Orsay* (deux volumes par Christophe Blain et Abel Lanzac) remporte la palme du meilleur album. Brillant par l'intelligence de son dessin et son scénario désopilant, il relate les aléas de la carrière d'un conseiller en charge du « langage » pour Alexandre Taillard de Vorms, ministre des Affaires étrangères français. Une plongée dans la politique, révélant un monde où

diplomatie rime avec complexité (ainsi qu'absurdité parfois), au côté d'un personnage au charisme et à l'énergie hors norme, révélé par un trait mordant.

Le réel coup de cœur de cette édition à mon sens revient au *Nao de Brown* de Glyn Dillon, un auteur

britannique qui retourne à sa première passion après avoir travaillé plus de quinze ans à la réalisation de storyboards de films. Son roman graphique a reçu le prix spécial du jury d'Angoulême. *Le Nao de Brown* raconte la troublante histoire de Nao, une jeune femme anglo-japonaise vivant à Londres et qui souffre de TOC (trouble obsessionnel compulsif). Ce dernier se traduit par des visions angoissantes où Nao s'imagine commettre des meurtres. Cette faille intérieure la pousse à se remettre en question en permanence : qui est-elle vraiment ? Une femme douce et sensible ou un monstre de cruauté ? L'héroïne emmène le lecteur dans ses interrogations tortueuses et le fait entrer dans son monde particulier de jouets d'art japonais et de sessions de méditation bouddhiste. Les magnifiques aquarelles de Glyn Dillon reflètent la sensibilité à fleur de peau de Nao. Elles contrastent aussi avec sa routine quotidienne faite de lucidité désespérée et de pulsions destructrices. Sa rencontre avec un réparateur de machines à laver qui s'adonne à la poésie la fera-t-elle voir les choses autrement ? Un récit juste et poignant qui rappelle que tout n'est pas noir ou blanc dans la vie. La réalité serait plutôt marron.

Le Nao de Brown, Glyn Dillon, Akileos, 206 p.

Le tac au tac de Guillaume Conne

Par Francine Zambano

C'est qui, pour vous, le collègue idéal ?

Quelqu'un qui collabore et avec qui on peut rigoler.

Votre lecture du moment ?

L'autobiographie de Keith Richards, *Life. J'en suis au chapitre « Comment cuire des saucisses ? »*

Vos deux films préférés ?

Brazil et *Y a-t-il un pilote dans l'avion ?*

Si vous étiez une série TV ?

Game of Thrones, série fantastique médiévale.

Si vous étiez une chanson d'amour ?

How to fight Loneliness, de Wilco.

Qu'est-ce que vous n'aimez pas à l'UNIL ?

Le fait que certaines choses prennent beaucoup de temps.

Qu'est-ce que vous appréciez particulièrement à l'UNIL ?

Le campus, la nature, le héron qui vient tous les jours devant mon bureau...

La plus importante invention de toute l'histoire de l'humanité ?

L'électricité. Grâce à cela je peux jouer de la guitare électrique !



Guillaume Conne, collaborateur au Service d'orientation et conseil. F.Imhof © UNIL

Si vous étiez un personnage de fiction ?

Donald, car mon fils de trois ans fait une fixation sur lui en ce moment.

Si vous étiez la prochaine découverte ?

Un dispositif qui fasse que les appareils électriques se branchent façon Wi-Fi.

Quel don souhaiteriez-vous avoir ?

Celui de lire une partition de musique, d'être capable de l'interpréter tout de suite.

Votre plus grande peur ?

Participer à un naufrage genre Titanic.

Si vous étiez un métier ?

Paysagiste à l'UNIL.

Qui suis-je ?

concours



F.Imhof © UNIL

Vous avez été nombreux à reconnaître **Nuria Hernandez**, directrice du Centre intégratif de génomique (CIG). Monsieur T. Tran, du Service des immatriculations et inscriptions, a remporté le tirage au sort.

Qui se cache derrière : RHÉTORIQUE - ITALIE - LABSO ?

Merci d'envoyer vos suggestions à

uniscope@unil.ch

Un tirage au sort sera effectué parmi les bonnes réponses. L'heureux-euse gagnant-e se verra offrir un objet de la boutique UNIL.

Impressum ISSN 1660-8283 | Uniscope, p.p. 1015 Lausanne | Unicom, service de communication et d'audiovisuel | Tél. 021 692 20 70, fax 021 692 20 75 | uniscope@unil.ch, www.unil.ch | Editeur **Unicom, Université de Lausanne** | Directeur d'édition **Philippe Gagnebin (Ph.G.)** | Rédactrice en chef **Francine Zambano (F.Zo)** | Rédaction **Cynthia Khattar (C.K.) + Sophie Badoux (S.B.) + Nadine Richon (N.R.) + David Spring (DS)** | Direction artistique **Edy Ceppi** | Graphisme et mise en page **Joëlle Proz** | Correcteur **Marco Di Biase** | Photo couv. **Felix Imhof** | Impression **PCL Presses Centrales SA** | Arctic Volume White 90 gm², sans bois | Publicité **Go! Uni-Publicité SA** à Saint-Gall tél. 071-544 44 70, nadine.zuercher@go-uni.com | A participé à ce numéro : **Patrice Fumasoli, Jean-Claude Haymoz**

Les propos tenus dans l'*uniscope* n'engagent que leurs auteur-e-s.

